

J'ai vu...



**LE VAINQUEUR
ET
LE VAINCU**

FOCH

LUDENDORFF

Pop. H.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

MONSTRES CHOISIS, par ANDRÉ SALMON. — (Un vol. in-16. — Éditions de la Nouvelle Revue française.)



« Il ne faut pas troubler ton père, petite, répondit le pauvre général, les oiseaux s'effaroucheraient et lui crèveraient les yeux, ils lui mangeraient la cervelle, car ce sont, sais-tu bien, des oiseaux qui ne se laissent apprivoiser qu'à demi. Endors-toi, ma mignonne, je vais te chanter une jolie chanson ; tu sais, l'histoire du petit cheval bossu qui devint roi de l'Ukraine et qui offrit un bouquet de foin à sa fiancée, la reine des poissons. »

« Edwige s'endormit sagement sans plus regarder son père, lequel était pendu aux portes de la ville et sur qui s'abattait un vol de corbeaux croassant. »

Ces quelques lignes indiquent, beaucoup mieux que je ne saurais le faire, dans quelle atmosphère d'étrangeté évoluent les personnages d'André Salmon.

Je ne sais quels furent les inspirateurs de cet écrivain ironique, élégant et tendre, l'un des plus subtils de notre génération. Il faut éliminer Octave Mirbeau, Jean Lorrain, Dostoïewski et le Tristan Bernard d'*Amants et voleurs*. André Salmon se présente seul en apportant dans ce livre la vision très nette d'un poète qui suit cette belle route populeuse avec des emplacements réservés aux crimes et des reposoirs où l'on peut négocier le rachat de tous les péchés de jeunesse des jeunes hommes qui furent ceux de notre génération.

Avant la guerre, Salmon avait vu beaucoup de choses diversement séduisantes et ses monstres, choisis avec soin parmi les autres, ne sont pas plus mauvais que le reste, mais, déjà, quatre années de vie ralentie font de ces monstres des personnages diaboliques appartenant à la légende. Nous en aurons d'autres, toutefois.

En lisant ces histoires admirablement composées et pleines d'observations menues, précieuses et accumulées, la vie apparaît ainsi qu'une magnifique peinture dont les couleurs ne sont pas sans danger.

Et pour cette raison aussi que Salmon ne fait pas de séparation entre le réel et l'irréel ; pour cette raison qu'il excelle à trouver la phrase d'une précision exactement malsaine, à la manière des phrases équivoques de certains contes d'Achim d'Arnim, son livre apporte chez les écrivains de notre âge la consolation un peu âpre de n'avoir pas été sacrifiés en vain par les exigences combinées de l'infortune, de l'amour et de la guerre.

PREMIÈRE ÉTAPE, Notes d'un Officier de liaison. — (Un vol. in-16, 2 fr. 50. — L'Édition française illustrée.)

Ce livre, dont l'auteur signe modestement : « Un officier de liaison », donne un des multiples aspects de la guerre en rase campagne de 1914. C'est un journal de route, mais combien émouvant. L'officier de chasseurs qui écrivit ce livre est un écrivain sensible qui sait noter le fait pittoresque apportant l'impression exacte de ce qu'il a vu et souffert.

Je note, au hasard, l'impression d'une charge à la baïonnette, dans la nuit.

Brusquement, vers minuit, on entend comme un hurlement énorme qui semble sortir d'un petit bois à notre droite et à 5 ou 600 mètres... puis un crépitement sec de mitrailleuse... En sursaut on se dresse ; tout s'est tu ; le silence est retombé, lourd et pesant.

Et ces quelques lignes sur la mobilisation : Et tout d'un coup, dans l'air, de toutes les églises, à toute volée, les cloches qui s'ébranlèrent et jetèrent le cri d'alerte, le cri d'alarme.

Pour des raisons qui me sont personnelles, peut-être parce que j'ai subi les mêmes impressions, j'ai éprouvé, en lisant ce livre, le plaisir douloureux de plonger dans un passé que je ne regrette d'ailleurs pas.

LES FLANDRES EN KHAKI, par VICTOR BREYER. — (Un vol., prix 2 fr., couverture de Hautot, préface de C. Faroux. — L'Édition française illustrée.)

Victor Breyer, le remarquable chroniqueur sportif, a suivi les armées anglaises comme officier interprète. Il a rapporté de son séjour dans les Flandres désolées les notes qui composent ce petit volume extrêmement vivant,



DESSIN DE POULBOT.

Gravure extraite de : *Le Massacre des Innocents*, par Alfred MACHARD et POULBOT. (L'Édition Française Illustrée, Paris.)

évoqueur et... amusant, ce qui ne gâte rien. Plusieurs types de soldats défilent dans ces pages. Il faut retenir l'étonnante silhouette de « Cabby » Olds, de son vrai nom William Olds, l'homme le plus populaire de Bristol. Il faut lire la curieuse et émouvante histoire de l'espion et l'aventure humoristique d'un officier à casquette rouge qui passa une mauvaise journée sans manger ni boire dans un trou d'obus perfide.

LE DEVOIR ET L'INQUIÉTUDE, par PAUL ELUARD. — (Une plaquette de luxe, tirage limité. — Gonon, éditeur.)

Une très jolie plaquette de vers fluides, d'une grâce fragile. On pense à quelque page florentin réincarné par un hasard déconcertant dans la peau d'un soldat d'infanterie. Le bois puissant de Deslignères, placé en frontispice, aide à parfaire cette image en offrant la réalisation de la réincarnation du poète et du page, dans un abri-caverne, vers 1917.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

LES MALHEURS DE FERNANDE, par FRANCIS CARCO. — (Un vol. in-16. — L'Édition.)



Fernande, amante farouche, encline aux préjugés, fille soumise à des lois sévères, respectueuse de ce qu'il est convenu d'appeler parmi les siens le point d'honneur, acquiert ce qu'elle pense être la rédemption d'une faute en se laissant accuser d'un crime qu'elle n'a pas commis. Il faut le talent de Francis Carco pour apporter dans cette histoire de boulevards extérieurs l'émotion amère que l'on éprouve toujours à la lecture des beaux livres, même quand le sujet de l'aventure, et c'est le cas, ne peut bénéficier de la loi Bérenger. C'est l'art d'un grand conteur et d'un écrivain sûr de sa sensibilité que d'écrire de telles pages. Francis Carco, étrangement froid et précis, évoque tour à tour Montmartre, Belleville, les chambres d'hôtel où certains ont joué avec des cartes leur déchéance ou leur honorabilité.

Mais si j'aime ce livre cruel, c'est pour des raisons qui n'ont rien de commun avec la vie des filles et des pauvres ruffians dont Francis Carco excelle à peindre l'existence sombrement médiocre.

LE CAFARD, par les docteurs HUOT et VOIVENEL, médecins aux armées. (Bernard Grasset, éditeur.)

Ce cafard, qui, parfois, se rapproche du malicieux démon de la perversité cher à Edgar Poe, est dans ce livre minutieusement disséqué par les docteurs Huot et Voivenel. Ces pages composent un document d'une singulière lucidité d'esprit, malgré les complications du sujet, et, ce qui ne gâte rien pour un livre de science, sont d'une lecture séduisante.

SOMMES-NOUS UNE RACE MAUDITE ? par ÉMILE PIGNOT. — (Une plaquette in-16. — Figuière et C^{ie}.)

Cet opuscule philosophique est profondément pensé et pensé en poète. L'auteur ne désespère pas de l'avenir ; il rêve pour le navire qui porte nos destins des pilotes nouveaux. Ces pilotes s'appellent les Peuples. Tout cela est bien semé d'embûches.

LA SCIENCE ET LES SAVANTS ALLEMANDS, par J. LEFORT. — (Un vol. in-16. — E. de Boccard, éditeur.)

Ce livre, écrit avec une remarquable clarté, est à lire et à méditer. D'un côté le génie français et de l'autre l'esprit méthodique mais peu inventif des ennemis. Il apparaît également que la modestie n'est pas la qualité dominante des savants d'outre-Rhin.

LE CHAGRIN SOUS LES VIEUX TOITS, par MARGUERITE HENRY ROZIER. — (E. de Boccard, éditeur.)

Une suite d'impressions en marge de la guerre, des petits tableaux en grisaille composés avec émotion, et l'évocation parfumée de certains intérieurs de province, donnent à ce livre sa qualité. C'est le charme triste et inévitable que l'on éprouve toujours devant les bouquets fanés.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Dans les ténèbres, par Léon Bloy (Mercure de France). — *La mariée malgré elle*, par Gaston Derys (Albin MICHEL). — *Balbutiements*, par Raphaël Soriano (Édition de l'Athénée, Le Caire). — *Les Loups*, par Benjamin Vallotton (PAYOT). — *L'homme qui réveille les morts*, par G. de La Fouchardière et Rodolphe Bringer (Albin MICHEL).

ALFRED MACHARD ET POULBOT

LE MASSACRE DES INNOCENTS

47 Dessins inédits de POULBOT — Volume in-16. — Prix : 2 fr. 50 net.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

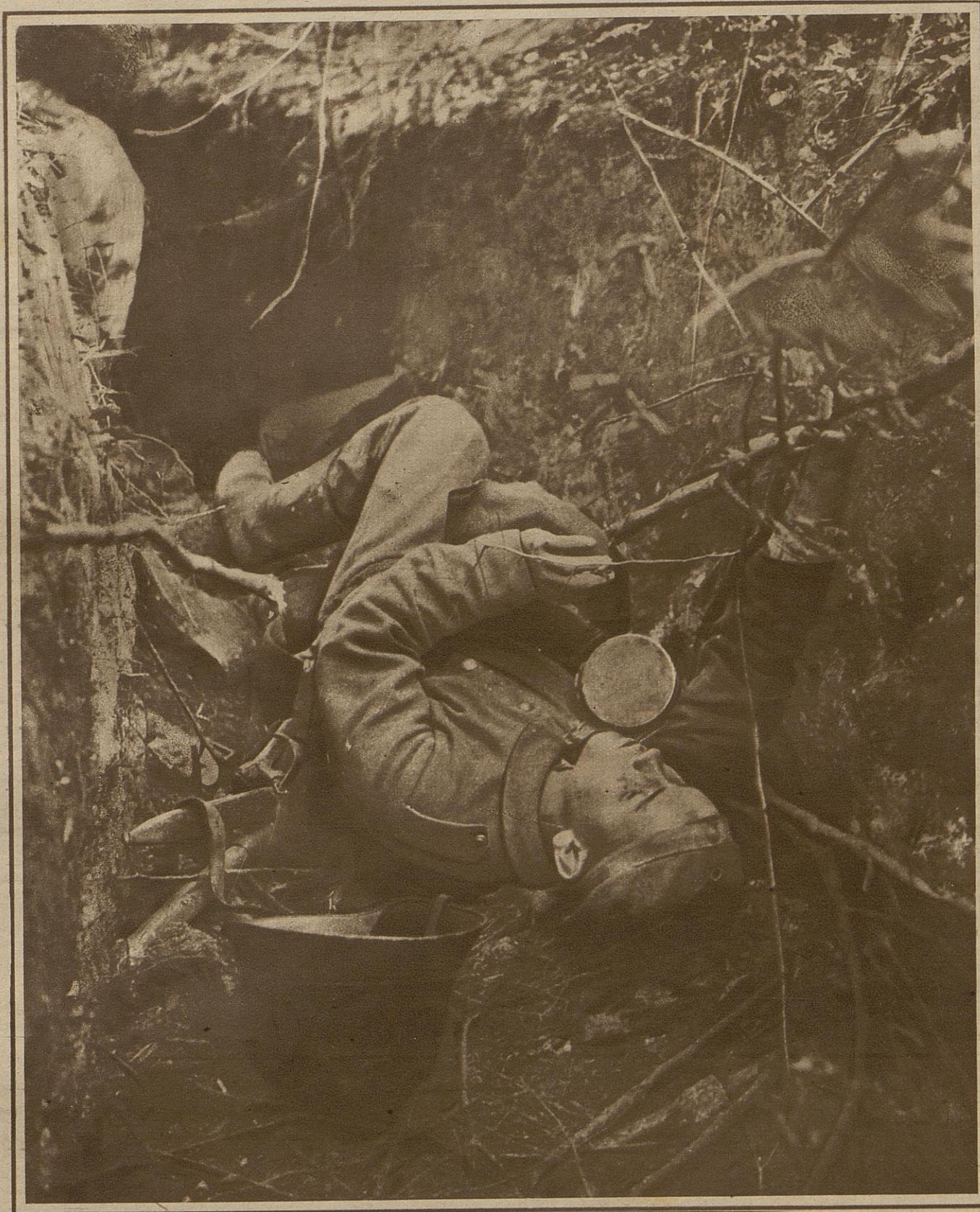


J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



LES ALLEMANDS ENVOIENT AU FEU LEUR CLASSE 1920. TÉMOIN, CE GAMIN DE 18 ANS AU PLUS, MORT AU FOND D'UN TROU, PRÈS DE CHAUNY

BOYAU

AVANT la guerre, il était athlète complet. La campagne a fait de lui un as éclec-tique. Cela vaut mieux. Mais l'un n'est-il pas la conséquence de l'autre ? Sur les terrains de rugby, Maurice Boyau était célèbre. D'ailleurs, sa science et sa virtuosité ne le firent-ils pas choisir comme capitaine de l'équipe de France ? Il l'est encore. Toutefois nous ne rappellerons que la carrière du sous-lieutenant de l'armée de France qui vient de recevoir la rosette de la Légion d'honneur, en récompense de ses multiples exploits.

A voir Boyau, colosse au visage plein de bonté, on ne pourrait supposer qu'il pût devenir aussi sanguinaire lorsque le Boche se présente devant lui. Tous ceux qui le connaissent parlent d'abord de sa camaraderie, de sa bienveillance, de sa modestie, de sa grandeur d'âme. C'est seulement après qu'ils font l'éloge de sa valeur militaire. Et pourtant !

Boyau a trente ans. Il commença la guerre dans le train des équipages. Il rêvait autre chose. Il insista de longs mois pour être admis élève-pilote. Il obtint enfin l'autorisation. Ceux qui le protégèrent, afin de lui permettre d'aboutir, ne doivent pas le regretter. C'est à l'escadrille des sportifs qu'il fit ses débuts, celle que commande actuellement le lieutenant Decoin, champion de France amateur de natation, homme de lettres, tueur de Boches, et à laquelle appartiennent ou ont appartenu les Mouronval (joueur de rugby), les Fellonneau (disparu, professeur de culture physique, boxeur, foot-baller), les Strohl (international de rugby), les Sardier (as aux 13 Boches, coureur à pied), les Barbaza (nageur réputé), les Mévius (joueur de tennis, disparu), etc., etc. Récemment, il fut question d'appeler Boyau au commandement d'une escadrille : il refusa, ne voulant pas quitter ses camarades.

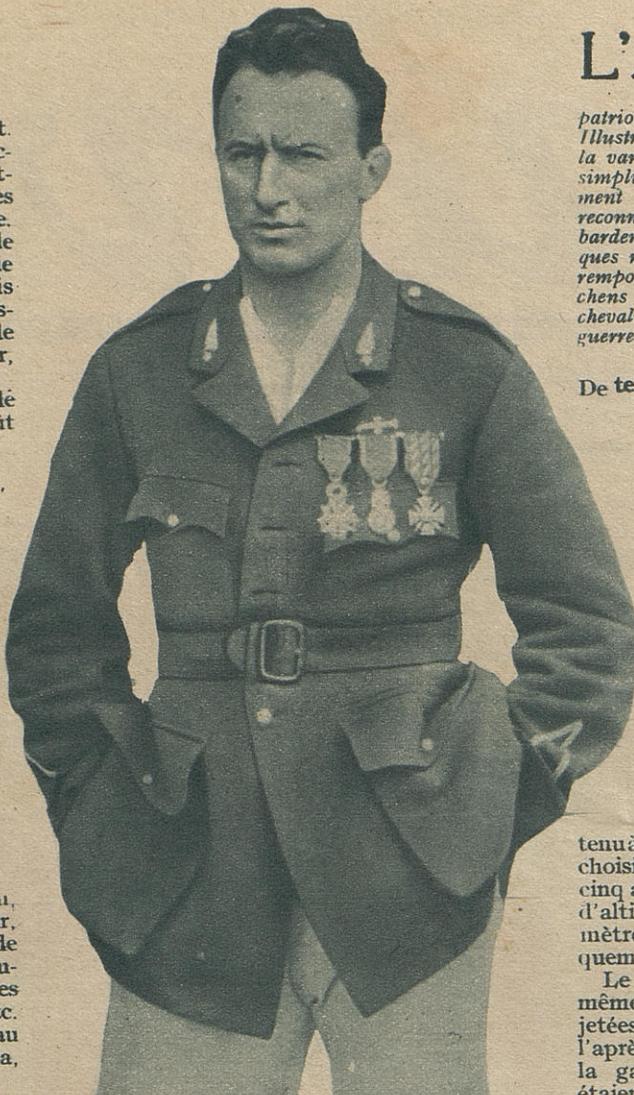
A peine était-il arrivé au front que le jeune officier de la Légion d'honneur commençait à se révéler. Le 16 mars 1917, étant encore sergent, il abattait un avion au sud de Thiaucourt. Mais le Boche était rare dans l'Est et l'activité du futur as demandait à se dépenser. Boyau était d'avis, reprenant la théorie de Garros, que bombarder à faible altitude, sur avion de chasse, des objectifs ennemis, devait donner des résultats remarquables. C'est ainsi que, le 23 mars 1917, il partait sur monoplace, accompagné du sergent Boillot, et allait à 200 mètres lancer quelques bombes sur l'aérodrome de ... Comme à l'époque où il déposait le ballon entre les deux poteaux du but, il fit tomber ses projectiles juste au milieu des hangars, qu'il vit s'effondrer en flammes, entraînant dans leur perte celle des avions que l'on croyait confortablement abrités.

Le 23 mai, Boyau effectue sa première attaque de drachen. Il n'est pas aussi heureux qu'il le deviendra par la suite : les Boches descendent en hâte le ballon, l'observateur s'élanche en parachute, mais ce n'est point la victoire enflammée espérée.

C'est le 5 juin qu'il réussit à obtenir son premier brasier aérien. Il met le feu à un ballon. Puis il se prépare à rentrer. Soudain, son moteur « bafouille » et s'arrête. C'est la panne dans les lignes ennemies. Il se pose à terre et, fort heureusement, parvient à réparer instantanément. Il reprend son vol, poursuivi vainement par deux autos-mitrailleuses, et repasse les lignes à moins de 200 mètres.

Nous allons donner la liste de ses succès avant de nous livrer à des considérations :

16 mars 1917.	Un avion au sud de (1 ^{er}).
3 juin	Un drachen incendié (2 ^e).
5 —	Un — (3 ^e).
24 —	Un — (4 ^e).
	Un avion abattu (5 ^e).
13 juillet	Un avion abattu (6 ^e).
26 août	Un drachen incendié (7 ^e).
16 septembre	Un — (8 ^e).
22 —	Un — (9 ^e).
23 —	Un — (10 ^e).
1 ^{er} octobre	Un — (11 ^e).
3 janvier 1918.	Un drachen incendié (12 ^e).
15 février	Un — (13 ^e).
28 mai	Un albatros D. V. (14 ^e).



LE SOUS-LIEUTENANT BOYAU, médaillé militaire, officier de la Légion d'honneur, 31 victoires dont 18 sur des drachens.

29 mai	{ Un albatros descendu (15 ^e). Un drachen incendié (16 ^e). Un albatros abattu (17 ^e).
31 mai	{ Un avion descendu (18 ^e). Un drachen incendié (19 ^e).
4 juin	{ Un Pfalz en flammes (20 ^e). Un drachen incendié (21 ^e).
27 juin	{ Un drachen en flammes (22 ^e). Un drachen en flammes (23 ^e).
1 ^{er} juillet	{ Un drachen en flammes (24 ^e). Un monoplace abattu (21 ^e).
5 juillet	{ Un avion abattu (25 ^e). Un — (26 ^e).
15 juillet	{ Un drachen incendié (27 ^e). Un — (28 ^e).
17 —	{ Un avion abattu (29 ^e). Un drachen incendié (30 ^e).
22 juillet	{ Un drachen incendié (31 ^e). Un avion en flammes (31 ^e).
11 août	{ Un avion en flammes (31 ^e).

On conviendra qu'un semblable palmarès, comprenant 18 drachens et 13 avions, montre suffisamment la valeur du héros qui, entre autres, a réussi deux triplés et quatre doublés homologués. Il a remporté, d'ailleurs, environ le double de succès.

Avant de citer quelques-uns de ses exploits — ils sont trop pour qu'on puisse songer à les énumérer dans un article — rappelons les motifs de ses trois principales récompenses :

MÉDAILLE MILITAIRE. — « Pilote de chasse d'une audacieuse bravoure. A descendu un avion et un drachen. Le 5 juin 1917, a de nouveau détruit un drachen. Contraint d'atterrir en territoire ennemi, a remis son appareil en marche sous le feu d'autos-mitrailleuses et a passé les lignes à 200 mètres d'altitude. »

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — « Pilote d'une audace exceptionnelle, qui fait preuve d'une incomparable maîtrise, tant dans la chasse que dans la reconnaissance, la photographie ou le bombardement à faible altitude. Le 1^{er} octobre 1917, a abattu dans nos lignes un avion ennemi. Depuis le 16 mars 1917, a abattu 6 drachens et 4 avions ennemis et exécuté 3 bombardements audacieux à très faible altitude. Déjà médaillé militaire et 7 fois cité à l'ordre pour actions d'éclat. »

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — « Pilote le plus brave. Athlète le plus complet dont les merveilleuses qualités physiques sont mises en action par l'âme la plus belle et la volonté la plus haute. Officier magnifique, animé du plus pur

L'AS COMPLET

patriotisme et du plus admirable esprit de sacrifice. Illustre l'aviation française tant par le nombre et la variété de ses succès que par la régularité et la simplicité de son glorieux effort. Remarquablement doué, a excellé dans toutes les branches : reconnaissance, photographies en monoplace, bombardements à faible altitude, et s'est classé en quelques mois parmi les premiers pilotes de chasse. A remporté 28 victoires officielles en abattant 16 drachens et 12 avions ennemis. Médaillé militaire et chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Quatorze citations. »

De tels motifs ne semblent-ils pas faire supposer que celui qui en est l'objet est un héros sorti de la légende ? Ils ne représentent pourtant que d'une façon très minime toute l'audace, toute l'énergie de l'as dont on ne peut prononcer le nom qu'avec vénération.

Nous avons déjà parlé de l'attaque du 23 mars 1917. Ce premier essai avait prouvé à Boyau l'importance qu'on pouvait y attacher. Il renouela l'expédition avec plusieurs de ses camarades.

Le 23 août 1917, à 18 h. 30, cinq spads de l'escadrille prenaient leur vol, pilotés par Boyau, Sardier (treize victoires), d'Hautefeuille (quatre victoires, tué), Rébourg et Boillot. Chacun emportait trois bombes ; Boyau avait tenu à en prendre une supplémentaire. L'objectif choisi était la gare de ...

Les cinq avions se suivaient à moins de 300 mètres d'altitude, survolaient la cible à plus de 200 kilomètres à l'heure. Les obus tombaient : les baraquements aussitôt sautaient, étaient embrasés.

Le lendemain, deux expéditions dans la même journée. Le matin, 14 bombes étaient jetées sur le terrain d'aviation de ... après-midi, 14 obus livraient aux flammes la gare de ... Les deux attaques étaient faites entre 200 et 300 mètres d'altitude. Puis les pilotes, leur chargement versé, mitraillaient jusqu'à leur dernière cartouche tous les rassemblements qui se formaient et, enfin, n'hésitaient pas à prendre des photographies pour rapporter des preuves formelles des résultats obtenus.

Ces raids étaient considérés par leurs héros comme des passe-temps,

nos combattants de l'air trouvaient qu'il fallait bien occuper leurs loisirs d'une façon ou d'une autre. Il en est qui jouent au bridge, eux jouaient aux châteaux de cartes avec les hangars et abris ennemis.

Boyau a incendié 18 drachens, mais il a forcé plus de 40 observateurs à s'élancher dans le vide pour échapper à ses attaques.

Le 28 mai dernier, Boyau s'attaquait à un groupe de huit monoplaces. Ceux-ci étaient placés par quatre les uns au-dessus des autres. L'as s'élançait et d'un seul projectile pulvérisait un Albatros D. V. del'étagesupérieur. Les sept autres cherchaient vainement à venger leur camarade. Le lendemain, un magnifique triplé : il aperçoit deux Albatros dont l'un vient de descendre un Bréguet. Il approche, tire et vainc. Puis il fait face à l'autre : même résultat. Le Boche tombe dans nos lignes. Et Boyau continue sa croisière en allant aux saucisses : il en avise une et ne l'incendie point, mais la coupe en deux comme avec un couteau.

Boyau, ce jour-là d'ailleurs, fut sévèrement traité par l'adversaire : deux balles, dont une incendiaire, percèrent son réservoir et une autre traversa le siège, s'arrêtant dans le pantalon du pilote.

Trois centimètres de plus, lui dis-je, lorsqu'il me fit ce récit, et vous seriez à l'hôpital. Sans doute, mais je serais peut-être vivant pour plus longtemps, me répondit-il.

Car Boyau est le héros qui se rend compte des dangers qu'il court. Il va à la bataille non pas comme un écervelé qui recherche l'émotion forte sans se douter de ce qu'elle peut lui réserver. Non, il combat pour la France, par horreur du Boche, et, as entre les as, il ne songe qu'à vaincre le plus possible dans la crainte d'être vaincu à son tour. Si la science, si la virtuosité, si l'audace préservent contre le mauvais sort, Boyau serait invulnérable.

JACQUES MORTANE.

LA DIVISION MAROCAINE

Voici, écrit spécialement pour *J'ai vu* par notre correspondant accrédité auprès du Haut Commandement, deux récits d'action. C'est la glorieuse histoire des combats que livrèrent à l'ennemi, pendant les premiers jours de la contre-offensive qui se poursuit encore, deux de nos plus célèbres divisions. Nous n'avons pu les publier

Le 18, le front d'attaque de la Marocaine allait de la crête entre Cœuvres et Dommiers aux premiers l'ayons ouest-est de la forêt de Retz. Le terrain offrait trois aspects différents: à gauche, des pentes douces et découvertes; au centre, un ravin abrupt; à droite, des bois vallonnés.

Au centre et à droite, le sol était facile à défendre, rude à conquérir. A gauche, la nature restait neutre et la valeur des assaillants pouvait s'affirmer dans une lutte plus égale.

Le plan d'attaque interpréta audacieusement ces circonstances. Il est typique non seulement parce que, dans ses dimensions restreintes, il renferme une pensée d'ampleur stratégique, mais encore parce qu'il respire la magnifique confiance du chef sûr de ses soldats.

Il s'agissait d'aller s'établir d'abord de l'autre côté du ravin et du bois. Masquant d'un rideau de troupes la partie ravin et la partie bois, le général massa tous ses effectifs disponibles sur sa gauche, vers Dommiers. Il donnerait là le coup de bélier, crèverait la première croûte boche, et se rabattant vers le sud, par les crêtes en arrière de la première ligne, s'emparerait du ravin et du bois ainsi tournés avec un bataillon de nettoyage.

Ainsi fut fait. Il n'y avait qu'à continuer. La 2^e brigade dépassant alors la première prit à son compte l'attaque en direction de Chaudun. Elle enlève vite Cravançon, Maison-Neuve, Chaudun et ses éléments de tête poussent jusqu'aux ravins de Lechelle et de Chazelle. Sur cette ligne elle s'arrête, les mitrailleuses allemandes dont les ravins sont garnis menaçant sérieusement son flanc gauche de Ploisy et de Berzy-le-Sec. On prévoit de rudes combats pour le lendemain soir.

Le 19 fut une rude journée. Les zouaves, contournant le ravin de Lechelle, parvinrent à enlever Charantigny après quatre heures de lutte. Mais sur Chazelle et sur Lechelle les mitrailleuses allemandes empêchaient la progression. Vers Berzy, le Boche tenait toujours. La valeur des zouaves l'avait mis en flèche et la situation ne pouvait durer.

La réussite de la division de gauche, qui prit Berzy vers 18 heures, changea le soir les conditions du problème. Le général décida aussitôt que Lechelle et Chazelle seraient enlevés dans un assaut de nuit.

La Légion fut chargée de déborder Chazelle par le nord, vers Visigneux; les Sénégalais passeraient par le sud; au centre, les tirailleurs pousseraient devant eux. A cinq heures vingt, la D. I. Marocaine tenait Visigneux et avait débordé Charantigny. Elle touchait la route de Soissons à Château-Thierry.

Sur ce terrain, l'artillerie allemande faisait rage. Visigneux, Anconin, la croupe entre Visigneux et Villemonaire étaient sévèrement bombardés. La Marocaine tint bon toute la journée, et lorsqu'elle fut relevée, dans la nuit du 20 au 21, ce fut sur le front est d'Anconin, est de Visi-



Un tirailleur de la division marocaine.

gneux, Villemonaire. La Marocaine, depuis le 18 au matin, avait gagné 11 kilomètres, jonché sa route de cadavres boches, fait 1 500 prisonniers et dénombré, rien que jusqu'à Chaudun, 42 canons et des mitrailleuses par centaines.

Dans ces opérations la Marocaine fut appuyée par des batteries de chars qui, conduits avec un courage extrême, ont causé d'énormes pertes aux Allemands. La lisière nord de la zone de marche de la Marocaine suivait d'anciennes



Groupe de Sénégalais dans la forêt de Villers-Cotterets

AUX COMBATS DES 18-20 JUILLET

plus tôt il nous eût fallu, en effet, pour le faire, en supprimer l'essentiel: précision dans les détails, numéros des régiments, noms des combattants, bref toute la couleur et toute la vie. N'oublions pas, en effet, que nous faisons une guerre de « pattes d'épaule » et que l'ennemi cherche partout des sources de renseignements.

tranchées où les Allemands se masquaient par centaines. Dans leur marche les chars les prenaient d'enfilade et se livraient à un véritable fauchage d'ennemis au coude à coude. Les chars annihilèrent la plupart des centres de résistance de l'ennemi.

La caractéristique de cette contre-offensive fut la surprise. Les combats se déroulèrent surtout à la mitrailleuse, au fusil mitrailleur et à l'arme blanche. Les grenades n'intervenaient que contre les points d'appui et dans les villages comme Charantigny et Chaudun. Notre artillerie donna sans cesse, avançant par échelon dès une demi-heure après le départ. Mais le 18 l'artillerie boche fut inexistante.

Les Allemands ne s'attendaient nullement à notre avance. A Dommiers, nous primes des officiers au saut du lit, sans bottes. Au sud de Chauffour, les Allemands laissèrent entre nos mains des canons de 150 encore chargés. Notre aviation était la maîtresse absolue

de l'air.

Mais dès le 18 à quinze heures, l'aviation allemande accourait et gênait fortement la nôtre.

Le 19 l'infanterie commençait à se reprendre et le 20, tandis que les fantassins devenaient tenaces et contre-attaquaient, l'artillerie boche donnait en plein.

On se rendra compte du cran qu'il fallut à la Marocaine durant ces trois jours en songeant que 8 divisions allemandes furent identifiées par cadavres et par prisonniers dans son secteur d'assaut.

La Marocaine opérait entre deux divisions américaines avec lesquelles elle maintint, pendant tout le combat, la plus étroite liaison et une fraternelle confraternité d'armes.

Non seulement les Américains furent remarquables d'ardeur, de courage et de discipline, mais encore d'initiative et de coopération.

Dans la nuit du 19, un colonel américain de la division de gauche se mit sous les ordres du colonel commandant la Légion pour que la liaison fût plus intime entre les deux divisions.

Le plan d'engagement des divisions avait été fait en commun avec l'état-major de la division américaine de droite.

La valeur et l'intelligence des armées américaines et françaises sont mises en commun.

La page que la Marocaine a ajoutée les 18-20 juillet à son histoire, si elle est moins héroïque encore que celle qu'elle a écrite le 30 mai au sud de Soissons, reste une des plus belles pages de notre histoire militaire. Elle fut un des plus solides agents de la victoire.

Sa concentration en profondeur en arrière de Dommiers, sa percée brusque, sa manœuvre de rabattement, la reprise du mouvement en avant et l'attaque de nuit du 20 sont des opérations que peuvent mener seules des troupes aussi sûres par leur courage que par leur discipline.

UNE DIVISION ALPINE PRÈS DE REIMS

Les chasseurs et les fantassins alpins de la ...^e division sont une troupe d'élite, qui avait déjà montré son ardeur tenace le 30 mars dernier, en brisant la ruée ennemie au Plémont. Sous les ordres d'un général, que la mobilisation avait trouvé capitaine, ils viennent de jouer un rôle décisif dans les opérations qui ont dégagé la montagne de Reims et délivré le Tardenois.

Le 15 au 20 juillet, ils avaient combattu au sud de la Marne, brisé tous les assauts à Mesnil-Hutier, contre-attaqué au bois des Châtaigniers et enfin bordé la Marne, que l'ennemi acculé venait de repasser. La rivière à peine atteinte, ils étaient enlevés en camions le 21 au soir, débarquaient dans la nuit à Chamery, au pied de la montagne de Reims ; la journée du 22 était consacrée aux reconnaissances ; et le 23, n'ayant eu comme détente qu'une nuit en camion, une autre en bivouac, ils repartaient à l'attaque.

L'ennemi, pressé dans la poche du Tardenois par les armées Mangin et Degoutte, n'avait plus qu'une ressource pour se dégager de l'étreinte : s'emparer de Reims, qu'il enserrait étroitement par le sud-ouest. — De son côté, le général Berthelot lançait une contre-offensive dans l'axe des vallées de l'Ardre et du Noron : il s'agissait de dégager la ville et de rendre le débouché nord de la poche du Tardenois si étroit, que l'ennemi fût contraint de l'évacuer.

Le secteur dévolu à la ...^e division entre le Noron et l'Ardre était des plus durs. Elle tenait Sainte-Euphrasie, Bouilly, Courmas, une partie du bois du Petit-Champ au nord de Cuitron. Elle avait devant elle une croupe étroite, allongée en dos d'âne, dominant d'une centaine de mètres les fonds de la vallée, portant les taillis très fourrés des bois du Petit-Champ, de Rouvroy, d'Eyermon et des Dix-Hommes, puis après le carrefour de l'arbre de Villers et de la Croix-Perlin, où les fourrés faisaient place aux broussailles, les bois plus étroits et plus grêles des Houleux et du Gros Terme. Des centaines de mitrailleuses allemandes balayaient de leurs feux les pentes et les fonds de la vallée.



L'ordre d'attaque reçu, engagerait-on le combat par les fonds du Noron, en débouchant de Courmas et de Bouilly, ou bien par l'éperon boisé qu'il faudrait conquérir dans toute sa longueur ? Sur l'éperon, les assaillants s'exposeraient aux vues et aux feux croisés de l'artillerie allemande renseignée par ses observatoires de la montagne de Bligny et de la cote 240 ; mais ils auraient l'inestimable avantage de gagner du premier coup des vues sur le village et la montagne de Bligny, sur toute la vallée de l'Ardre et sur les arrières de Villen-Tardenois. Le succès d'une attaque ainsi conçue devait entraîner un large repli de l'ennemi. Avec une claire vision de chef, le général décidait d'attaquer par l'éperon, que le 97^e d'infanterie conquerrait dans toute sa longueur,



Une halte de chasseurs alpins à la Croix de Saint-Pierre, dans les Vosges.

tandis que les chasseurs, manœuvrant sur les pentes au nord, feraient tomber les obstacles pour faciliter la progression des fantassins.

L'attaque, commencée à 11 heures, se heurta à des îlots de résistance âprement défendus ; il fallut monter contre chacun d'eux une manœuvre débordante, au milieu d'un inextricable fouillis de branches et d'arbres brisés par les obus. Cette lutte, éparse, obscure, où le succès dépendait de la valeur de la troupe, fut poursuivie pendant huit heures par de petits groupes combattant à courte distance, retournant au besoin contre l'ennemi les mitrailleuses capturées. A 19 heures, le 97^e avait progressé de 2 kilomètres, nettoyé toute la partie sud du parc de Commétreuil, garni les lisières ouest et nord des bois de Rouvroy et d'Eyermon, capturé 135 prisonniers, des minenwerfer, une centaine de mitrailleuses.

En même temps le 60^e bataillon de chasseurs livrait un combat aussi acharné au nord de la grande allée du parc de Commétreuil, avec l'appui de quelques chars d'assaut. Il leur fournissait des éclaireurs, alertes, intelligents comme ce chasseur Goyau, médaillé militaire, qui, accompagnant seul un char, le guidait vers les mitrailleuses et faisait le coup de feu contre tout ennemi se révélant à proximité. Les chasseurs, partis à 11 h. 15, enlevaient, en vingt minutes, la lisière sud-est du Parc ; à 12 h. 15, ils dépassaient le château dont les derniers défenseurs, mitraillés par les chars, menacés par les lance-flammes, sortaient apeurés des caves en levant les bras. Un instant arrêtés devant la ferme de Commétreuil, les

chasseurs atteignaient vers 16 heures la lisière nord-ouest du parc ; Bouilly était enlevé.

L'attaque reprit le 24. Sur la crête, le 3^e bataillon du 97^e se trouva bientôt arrêté dans une clairière, où le seul cheminement était une allée de sapins longeant quelques vignes et battue par les mitrailleuses du bois des Dix-Hommes. A l'ouest, l'ennemi avait organisé dans un taillis épais un nid de résistance redoutable dont les mitrailleuses balayaient tout le terrain dénudé. Pour que la progression pût continuer sur ce point, il fallait que les chasseurs eussent enlevé la lisière est du bois des Dix-Hommes. Ils l'attaquèrent vers 19 heures. Des chars d'assaut longeaient la lisière dentelée du bois, prenaient à partie dans leurs

abris et neutralisaient l'une après l'autre les mitrailleuses qui garnissaient les saillants. Les chasseurs suivaient les chars pas à pas, nettoyaient le bois, atteignaient vers 20 h. 30 la corne nord-est, puis l'allée centrale, où ils se maintenaient.

Les jours suivants, les troupes luttèrent pied à pied dans le bois des Dix-Hommes contre les éléments ennemis qui, ravitaillés par Bligny, s'accrochaient aux fourrés à contre-pente, au nord-ouest près de l'arbre de Villers, au sud-ouest dans le nid de résistance voisin de la clairière où le 97^e s'était un instant arrêté. Ce nid fut enlevé par surprise le 27, grâce à l'étroite camaraderie des chasseurs et des fantassins.

L'attaque recommença le 29. Les Britanniques avaient pris pied sur la montagne de Bligny. Il était urgent de talonner l'ennemi, s'il se retirait, comme certains indices le faisaient supposer. Le 2^e bataillon du 97^e, continuant sa marche dans l'axe de la crête, traversait, malgré les tirs de barrage, le terrain découvert de la Croix-Perlin, et, après plusieurs heures de lutte ardente, progressait d'un kilomètre. Toutefois, son flanc droit restait découvert ; le 150^e, qui avait remplacé les chasseurs, avait bien enlevé la ferme de Villers, mais n'avait pu pénétrer dans le bois de Bénéuil. C'est de ce bois de Bénéuil que le 30, après une violente préparation par obus toxiques, les Allemands dirigèrent sur le bois des Houleux une contre-attaque en masse. Leur effort principal se porta sur la partie orientale du bois ;

s'ils y prenaient pied, les éléments avancés du 97^e se trouveraient en péril. Mais ils furent arrêtés par l'héroïsme du sous-lieutenant mitrailleur Beck, de la classe 1917, qui mit une pièce en batterie, et, quand les deux servants furent tombés, continua seul le tir, jusqu'au moment où une balle le frappa mortellement. L'attaque allemande fut finalement refoulée par le 2^e bataillon, grâce à l'énergie du commandant

qui parcourait les groupes de combattants et écrivait de la première ligne ce compte rendu épique : « Le Boche tape terriblement, j'ai perdu beaucoup de monde ; la 5^e n'a plus d'officiers, mais je tiendrai quand même. » Non seulement il tint, mais le soir même, il reporta son bataillon en avant.



Chasseurs alpins allant prendre position.

J'ai vu
WOODROW WILSON VU PAR LES BOCHES



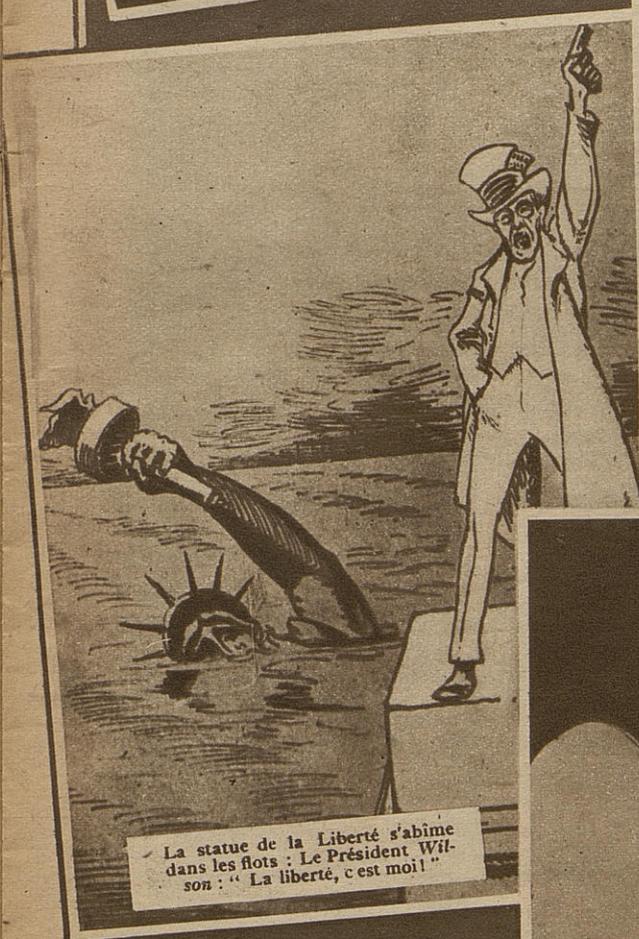
Wilson fume le calumet de la paix devant l'usine de Bethléem qui regorge de munitions.



Wilson, le singe, est surtout grotesque lorsqu'il arbore cette pancarte: Pour le bonheur de l'humanité.



Wilson et le mikado se réconcilient. "Deux belles âmes qui se retrouvent enfin!"



La statue de la Liberté s'abîme dans les flots: Le Président Wilson: "La liberté, c'est moi!"



Wilson, aux Alliés, à l'époque de la neutralité de l'Amérique: "Coucou! me revoici!"



Le Président W. Wilson n'est qu'un épouvantail à moineaux.

Avec M. Clemenceau et le maréchal Foch, le président Wilson a eu souvent l'honneur de servir de cible aux humoristes allemands qui éprouvent à avilir et à salir les sentiments les plus sincères et les plus nobles, cette sorte de joie malsaine, pour laquelle ils ont inventé un nom spécial: le *schadenfreude*. Il convient de remarquer que jadis, à l'époque où le Président maintenait encore son pays dans la neutralité, les



Wilson va-t-en guerre: "Nous combattrons jusqu'au dernier homme"

Boches ne savaient quelles flagorneries inventer à son adresse, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs d'en user comme on le sait avec le *Lusitania*. Mais depuis que les soldats américains se battent aux côtés des nôtres, Wilson n'est plus qu'un mauvais singe, le plus affreux des hypocrites et la plus sanguinaire des brutes. Ils sont de ceux dont le Président des Etats-Unis aime mieux les injures que les compliments.

Les échos de J'ai vu...

A NOS LECTEURS

NOUS inaugurons aujourd'hui une nouvelle rubrique : les Echos de J'ai vu... Aussi bien était-elle depuis longtemps indispensable dans un magazine qui s'est tracé pour programme de ne rien négliger — par la plume comme par l'image — des événements, grands et petits, qui peuvent intéresser ses lecteurs.

Nous donnerons dans ces Echos tous les menus faits, toute cette actualité en marge de la grande guerre qui ne trouvait pas sa place dans le cadre un peu vaste et solennel d'une page.

Nous espérons en outre que nos lecteurs voudront bien collaborer à notre nouvelle rubrique. Les conseils, les suggestions, les faits de tous ordres qu'ils nous signaleront y trouveront leur place. C'est sous cette forme aussi que nous répondrons à leurs lettres lorsqu'il y sera traité de questions d'un intérêt général. De cette façon, les Echos de J'ai vu... variés, vivants, amusants, nous seront un nouveau lien avec notre public que nous tenons à remercier ici de l'inaltérable fidélité qu'il nous témoigne.

(N. D. L. R.)

POUR LES ROUSSES

On lisait dernièrement, dans un journal américain, cette annonce : On demande une jeune femme rousse, mais naturellement rousse. Renseignements pris, c'était le directeur d'une troupe théâtrale qui se préparait à partir en tournée avec une nouvelle pièce. N'ayant pas de rousse parmi ses chorus-girls, il estimait sa mise en scène incomplète et entendait la compléter. Il ne demandait à la jeune personne ni d'être une délicate comédienne, ni une chanteuse impressionnante, ni une danseuse comme la Pawlowa ; il suffisait qu'elle fût jolie et rousse, mais là, rousse ! Et elle commencerait à 150 francs par semaine, ce qui n'est pas vilain, après tout.

Une condition secondaire laissera rêveurs les auteurs dramatiques français : il fallait que la candidate fût âgée de dix-huit à vingt-cinq ans, mais plus près du premier chiffre que du second, car on espérait bien que la pièce se jouerait au moins pendant cinq années et l'on craignait que la jolie rousse ne fût devenue un peu vétuste pour les dernières représentations.

Quoi qu'il en soit, si jamais les rousSES eurent à se plaindre de quelque déconsidération, les voilà réhabilitées. Un autre journal américain demandait avant la guerre à ses lecteurs : est-ce un désavantage pour une femme d'être rousse ? Le manager de la tournée de cinq ans a répondu.

LES REGRETS POSTHUMES DE CLAUDE BERNARD

Parmi les personnes s'intéressant au refuge des chats dont J'ai vu... signalait la création à Colombes, l'une des plus sincères est la fille de Claude Bernard.

On sait que l'illustré naturaliste avait, pour mener à bien ses travaux, pratiqué la vivisection ; bon nombre de chiens et de chats avaient péri sous son scalpel. Sur la fin de ses jours, malade, sentant la vie qui le quittait, le savant avait été pris de remords, refusant de se trouver l'excuse de la science qu'il avait si bien servie. Ses nuits étaient troublées par des cauchemars où il voyait des chats tout sanglants se précipiter sur son lit et le déchirer de leurs griffes. Aussi, avant de mourir, avait-il supplié sa fille de réparer le mal qu'il avait fait aux bêtes et de s'intéresser aux animaux errants.

Vivant absolument seule dans une propriété retirée de la banlieue, ne voyant les étrangers que par le guichet de sa porte, la fille du célèbre vivisecteur est entourée d'un certain nombre de chats qu'elle a recueillis un peu partout. Et l'une de ses rares sorties fut pour aller porter de la nourriture aux pauvres minets que la comtesse de Yurkewitch abrite dans son refuge de Colombes.

LE VÉRITABLE INVENTEUR DU BATEAU SANS ÉQUIPAGE

Nos lecteurs se rappellent l'étude que notre éminent collaborateur le contre-amiral de Kerillis a publiée dans J'ai vu... sur le fameux bateau sans équipage allemand, le Radio, qu'un destroyer britannique avait coulé, à coups de canon, sur la côte belge, dans le courant de novembre 1917. A propos de ce bateau qui se déplaçait grâce aux ondes hertziennes, le contre-amiral de Kerillis faisait allusion aux expériences de M. J.-H. Hammond dans la baie de Gloucester (Massachusetts), en 1914. Mais, malgré ce précédent, il faut le reconnaître, c'est bien à un savant allemand qu'appartient la découverte du bateau sans équipage. En effet, au mois de juillet 1911, le professeur Christian Wirth, de Nuremberg, s'était livré à de curieuses expériences près de Berlin. De la rive du Wannsee, grâce aux ondes hertziennes, il avait pu diriger un canot muni d'antennes spéciales, ouvrant ainsi à l'ingéniosité des inventeurs des horizons inattendus.

LES SOLDATS DE MANGIN

En 1896, la compagnie du lieutenant Charles Mangin s'embarquait à Dakar pour aller rejoindre la mission Marchand. A l'appel du matin, il ne manquait qu'un seul tirailleur qui pourtant était un soldat modèle quand il se trouvait dans la brousse : le vieux caporal Moktar-Kari, qui, lorsqu'il était au repos dans une ville, ne pouvait s'empêcher de boire. Les recherches ayant été infructueuses, le lieutenant Mangin donna l'ordre du départ et, clairons sonnant, la compagnie défilait dans les rues de la ville pour gagner l'embarcadere. A un moment donné, un nègre tout nu, le chef seulement coiffé d'une chéchia écarlate, fendit la foule et, s'alignant sur le flanc de la colonne, se mit à marcher au pas, raide, le front haut, marquant la cadence d'une voix retentissante comptant : Un... deux !... Un... deux !

C'était Moktar-Kari qui, réveillé en sursaut par les clairons, ayant eu la nette vision de son devoir, s'était précipité... comme il était, pour ne pas laisser ses camarades partir sans lui.

Le vainqueur de Soissons se souvint toujours avec émotion de Moktar-Kari qui l'aida à former tant de si bonnes recrues noires !

LES HAUTS FAITS DU DUC D'URACH

Le duc Guillaume d'Urach, comte de Wurtemberg, à qui le conseil d'Etat de Lithuanie a offert la couronne, est le cousin du prince Albert 1^{er} de Monaco. Il est d'ailleurs né le 3 mars 1864, à Monaco même, où sa mère, la princesse Florestine, fille du prince Florestan 1^{er}, se trouvait au palais de son frère, le prince Charles III, père du prince actuel de Monaco.

Le duc d'Urach, ancien officier de uhlans, commandait le 13^e corps d'armée qui pénétra le 4 septembre 1914 dans Clermont-en-Argonne. Le duc s'installa chez le maire intérimaire, M. Edouard Jacquemet, dont la maison, dite « Maison de Sa

Majesté », avait servi d'habitation au roi Guillaume de Prusse, les 26, 27, 28 et 29 août 1870, et où Bismarck, de Moltke et von Rohn avaient tenu le fameux conseil de guerre qui précéda la bataille de Sedan.

En raison de ce souvenir et parce que le duc d'Urach y logeait, la maison de M. Jacquemet avait d'abord été protégée du pillage par un écriteau portant ces mots : « Darauf nicht betreten werden. » Mais, le 14 septembre, Guillaume d'Urach décampa devant nos soldats et ses reîtres pétrolaient la coquette cité meusienne, la brûlaient entièrement, sans épargner la « Maison de Sa Majesté ».

FOURRAGE DE FEUILLES ET FOIN DE VIGNE

Lorsque, comme cette année, par suite de la sécheresse, le foin est rare, il faut, pour assurer au bétail sa pitance pour l'hiver, utiliser le plus possible les feuilles d'arbres.

Les feuilles peuvent être consommées soit à l'état vert, soit à l'état sec. Les vertes sont les plus digestibles, à l'exception des jeunes feuilles qui fermentent trop vite.

Déjà en Périgord, au mois de septembre, on récolte les feuilles de chêne qu'on fait sécher pour les donner aux bœufs durant l'hiver. Dans le Massif central, on cultive des frênes en têtard, pour utiliser les feuilles en hiver. Dans les Vosges, le Jura, l'Anjou, la feuille d'orme séchée est très bonne pour les vaches. Dans les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné, ce sont les feuilles de mûrier séchées qui alimentent les moutons et les bovins.

Il faudrait donc généraliser ces pratiques. On profiterait des coupes de bois qui sont faites partout à une époque où les arbres ont toutes leurs feuilles. On recueillerait ainsi, par hectare, plusieurs tonnes d'un fourrage spécial qu'on conserverait par les mêmes moyens que ceux employés pour le fourrage ordinaire, dessiccation ou fanage et ensilage, évitant toutefois un séchage trop rapide.

La vigne, après la vendange, peut donner par ses feuilles et ses sarments un fourrage équivalent à une coupe de foin d'une même surface de prairie à rendement moyen. Comme le vignoble français comporte 2 millions d'hectares environ, c'est donc 40 millions de quintaux métriques de « foin de vigne » qu'on laisse perdre !

BOURRAGE DE CRANE

On a beaucoup crié contre le bourrage de crâne ; des gens qui ont l'esprit solide et le cœur bien attaché ont réclamé la vérité, encore et toujours la vérité, rien que la vérité et toute la vérité. Rien de mieux, mais tout le monde est-il toujours en état de la supporter ?

Aux États-Unis, on appelle Washington « l'homme qui n'a jamais menti ». Bon. Or, à un moment où il sentait sa cause presque désespérée, Washington affectait une entière confiance. Que faisait ainsi l'homme qui n'a jamais menti ? Il bluffait ; il bourrait le crâne de ses partisans.

Le moment vint même où la poudre manqua. Washington comprit que si la nouvelle s'en ébruitait, c'était fait du moral de ses insurgés et autres embattled farmers. Que fit-il en ce péril extrême ? Il fit rouler à travers le camp des barils sur lesquels on avait peint en grosses lettres le mot powder (poudre). Eh bien, dans les barils, il n'y avait que du sable. Washington n'a jamais menti, donc il ne mentait pas. Que faisait-il, alors ? Il

bourrait le crâne des insurgés, tout simplement. Du moment que ce héros admirable, que cette âme d'or agissait ainsi, c'est qu'il n'y avait que cela à faire et, en somme, il a prouvé qu'il avait raison, puisqu'il a réussi et que l'Amérique fut libérée. Le bourrage de crâne peut avoir du bon.

Tout de même, s'il n'avait pu se procurer de poudre par la suite et s'il avait échoué ?

LES MÉTAMORPHOSES DES VIEUX « RIBOUS »

Le cuir est entré dans la catégorie des matières précieuses. Aussi la plupart des gens n'abandonnent aujourd'hui leurs vieilles chaussures que lorsque celles-ci... les quittent !

Il ne faudrait pas croire que les vieux « ribous », pour parler comme Dranem, ne sont plus bons à rien lorsqu'ils sont trop troués et trop éculés pour protéger un pied humain. Il faut bien se garder de les jeter !

Bouilli tout d'abord avec de l'acide chlorhydrique dilué, puis traité par la soude caustique, le cuir des chaussures hors d'usage donne environ le quart de son poids d'un noir animal qui vaut un franc le kilogramme et qui, séché et épuré, peut servir aux mêmes usages industriels que le noir animal obtenu avec les os. Les sous-produits de cette distillation recueillis sur l'acide sulfurique fournissent à peu près 25 p. 100 de sulfate d'ammoniaque, qui vaut 0 fr. 50 le kilogramme.

D'autre part, on peut commencer par séparer la semelle de l'empeigne : on traite celle-ci à part, pour en extraire les matières grasses dont elle est imprégnée : suif, paraffine, stéarine, huiles diverses, et on obtient ainsi, dans une proportion de 15 p. 100 du poids du cuir, une graisse excellente notamment pour le corroyage des peaux. Quant aux vieilles semelles, une fois débarrassées des clous et de la ferraille qui ont une valeur appréciable, elles sont découpées en petits morceaux et incorporées pour un dixième environ dans de l'asphalte ou du bitume qu'on répand avec du gravier à la surface des routes.

LA POPULARITÉ SUR LES CIMES

Le 25 août, le maire de Chamonix, entouré de nombreux touristes, a procédé à un singulier baptême. Il s'était rendu au sommet d'un pic du massif du Mont-Blanc qui, jusque-là, portait le nom de l'alpiniste allemand Piltchner, et solennellement, étant donné que rien de ce qui est Boche ne peut subsister en France, M. le maire, faisant hisser le drapeau étoilé, déclara que le pic Piltchner s'appellerait désormais le... pic du Président Wilson. Les 4 000 mètres du géant des Alpes ne sont pas trop hauts pour la reconnaissance de la France à l'égard de la grande République américaine.

D'ailleurs les Canadiens nous avaient donné l'exemple. Leur Commission géographique, pour témoigner son admiration aux chefs des armées alliées, a, depuis quelque temps, baptisé du nom de nos généraux les plus célèbres plusieurs sommets du Dominion. Le mont Joffre se dresse à plus de 11 316 pieds d'altitude, le mont Foch à 10 130 pieds, le mont Pétain à 10 400, le mont Mangin à 10 030, le pic Castelnau à 300, le pic Allenby à 9 500, le pic Beatty à 300 ! Il y a également le mont Sarraill, le pic Lyauté, le pic Cadorna, le mont Leman, le mont Nivelles, le mont Cordonnier, etc.

J. V...



CECILY PRIT ALORS LE BRAS DE PHILLIP ET LUI MONTRA DU DOIGT UN LAC DE PÉTROLE EN FEU : « REGARDEZ ! LA BOITE, LA BOITE ROUGE !... »

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON (adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)

IS traversèrent le jardin du n° 5 sans troubler le sommeil du propriétaire et gagnèrent de là le sentier, puis les champs. Tout était calme dans la lumière bleue et transparente du clair de lune : pendant un certain temps aucun bruit ne frappa leurs oreilles. Puis le ronflement d'un moteur d'automobile se fit entendre et le cœur des trois fugitifs se mit à battre follement. Ils reconnurent à la nature du bruit que la voiture était arrêtée, mais prète à partir.

— Brave Cudd ! murmura Phillip. Avec son moteur sous pression, il me fait penser au cheval de course qui attend anxieusement le coup d pistolet du starter !

— Comparaison fort uste ! approuva Thorold.

Après un nouveau temps de course, ce dernier s'arrêta subitement.

— Non, ce n'est pas une Napier ; ce n'est pas elle sûrement ! murmura-t-il. Écoutez ! N'est-ce pas une autre voiture ?

Tous les trois s'immobilisèrent un instant, l'oreille tendue.

— Cela vient du village, dit Cecily. C'est une grosse voiture qui traverse Thorpworld. Une grosse voiture ? La leur !

Phillip, Cecily et Thorold détalèrent alors à toutes jambes, non toutefois sans que Phillip ait pris la précaution de couper une

solide branche d'arbre. On leur avait pris leur unique revolver et ils allaient sans doute avoir à se défendre ! En effet, la grosse voiture, celle des Allemands à coup sûr, débouchait à ce moment de la rue Haute et prenait la voie transversale dans laquelle Cudd montait la garde près de la Napier. Logiquement, les espions ne pouvaient pas ne pas apercevoir le chauffeur. De fait ils n'y avaient pas manqué. Leur auto ralentit, puis stoppa. Des appels de voix rompirent le silence du soir. Cudd venait de pousser une exclamation de colère et de surprise à laquelle répondit cet ordre :

— Feu !

Et l'un des espions se mit en devoir de tirer.

CHAPITRE XI

Quelques balles avaient été échangées sans résultat entre Cudd et ses adversaires, et deux de ceux-ci, ayant sauté sur la route, manœuvraient déjà pour prendre le chauffeur à revers quand Phillip se mit à hurler de toutes ses forces :

— Venez, les amis ! Nous les tenons, ces sales espions !

Thorold et Cecily comprirent immédiatement le but poursuivi par l'officier et, comme lui, ils s'appliquèrent à faire le plus de tapage possible.

Quand ce bruit inattendu leur parvint aux oreilles, les deux Allemands s'arrêtèrent,

hésitants. Probablement pensèrent-ils que la population de Thorpworld, tout entière mobilisée, s'était jetée à leur poursuite.

— Partons ! cria l'un d'eux qui, après un repli stratégique savamment exécuté, bondit sur le marchepied de sa voiture.

Le second espion allait faire de même quand Phillip, surgissant sur ses derrières avec son armée improvisée, lui coupa la retraite. Affolé, se sentant perdu, l'homme brandit son revolver... Mais ce fut Cudd qui tira.

Epatant, ce Cudd ! Il avait appris, pendant qu'il servait dans la flotte, qu'un coup de feu tiré opportunément peut sauver bien des existences — et il sauva celle de Phillip.

L'Allemand tournoya sur lui-même comme une toupie, chancela et finalement s'abattit sur le sol, cependant que la voiture qui portait ses compagnons s'enfuyait à toute vitesse.

— Retournez notre auto et donnons-leur la chasse ! dit Phillip à Cudd. Hâtez-vous ! sans quoi nous allons avoir tous les gens de Thorpworld et les représentants de la loi sur le dos.

Puis, se penchant sur l'espion qui gisait à terre :

— Parfait ! ajouta-t-il, simple blessure à la jambe ! Il n'est qu'étourdi. Dans cinq minutes il sera debout et racontera quelques gros mensonges aux constables. En attendant, je réquisitionne son petit 420.

Il ramassa le pistolet du blessé et l'enfouit

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

J'ai vu.

dans la poche de son pardessus en même temps qu'un paquet de cartouches, puis il grimpa à côté de Cudd sur le siège d'avant de la Napier. Thorold et Cecily avaient déjà pris place à l'arrière.

Et la poursuite commença.

Elle fut menée à une telle allure que moins d'un quart d'heure plus tard Phillip et ses compagnons purent apercevoir à cinq ou six cents mètres devant eux, oscillant de droite et de gauche, une lumière rouge. C'était le phare arrière de l'auto allemande.

Le chimiste et l'infirmière poussèrent des cris de triomphe, mais, au même moment, Cudd serra brusquement ses freins et la voiture s'arrêta à trois pieds d'un baril.

C'était un vulgaire baril, un baril de goudron, un de ces barils que les conseils municipaux distribuent si libéralement le long des routes aux époques où celles-ci ont besoin d'être refaites. C'était un baril ordinaire, mais placé de façon anormale : il avait été roulé au beau milieu de la chaussée.

L'officier comprit tout de suite pourquoi les Allemands s'étaient laissés approcher de si près.

— Descendez ! Descendez ! ordonna-t-il à ses compagnons.

Lui-même sauta sur la route, tandis que du fossé partaient des coups de feu.

Les espions, comme Phillip l'établit plus tard, avaient chargé l'un des leurs, homme aux bras solides, de protéger la fuite de leur propre voiture. Cet homme avait roulé le baril sur la chaussée pour arrêter l'auto poursuivante et, quand celle-ci avait stoppé, il avait fait de son mieux pour endommager le moteur. La première balle, trop nerveusement tirée, passa au-dessus de la carrosserie ; la seconde érafla la peinture au sommet du capot. Phillip riposta. Paf ! Paf ! Paf ! Il tira lentement, méthodiquement, trois fois.

Il y eut un pas pressé sur la bande de gazon qui bordait le chemin. Paf ! Paf ! C'était le revolver de Phillip qui continuait. Puis l'officier courut audacieusement sur l'ennemi.

— Un homme est toujours démonté si vous vous exposez carrément à ses coups : il ne peut se rendre compte du motif qui vous fait agir ainsi, s'inquiète et tire mal, expliqua-t-il plus tard à ses compagnons.

Paf ! Paf ! Phillip tira de nouveau. On entendit un cri, puis une chute lourde au bord de la haie, puis un éclaboussement comme si l'invisible espion était tombé dans un fossé. Les détonations cessèrent.

— Je parie que le fossé où il est tombé a gardé son âme, observa l'officier en rejoignant ses amis et en sautant dans l'auto que Cudd avait remise en marche dès que la route avait été libre.

Et les quatre Anglais poursuivirent leur chasse à l'homme, de plus en plus confiants.

Il n'y avait plus que deux Allemands dans l'automobile qui s'enfuyait. Selon toute vraisemblance, ceux-ci ne se risqueraient pas à dresser de nouvelles barricades. Ils ne pouvaient plus compter, pour échapper à leurs adversaires, que sur la chance et la vitesse. Or, la Napier de Thorold était beaucoup plus rapide et robuste que leur propre voiture.

— Peuvent-ils disparaître avant que

nous les rattrapions ? demanda Thorold à son ami.

— Connaissez-vous la route ? Moi pas.

— C'est la route du Marais, interminable, sans chemins de traverse et peu de maisons.

— Dans ce cas, je pense que nous les aurons.

— Mais êtes-vous sûr qu'ils ne vous aient pas roulés ? suggéra Cecily. Ils ont pu se diviser en deux groupes, les uns filant d'un côté, le commandant d'état-major de l'autre, avec les plans. Notre ami le commandant n'est pas parmi les fuyards ; j'en suis à peu près certaine.

— En tout état de cause, nous sommes roulés, repartit Phillip, si nous ne rejoignons pas leur auto. Mais j'ai bon espoir de ce côté-là.

— Vous pensez donc que les cartes et les bordereaux, la boîte rouge en un mot, sont dans la voiture ?

— Oui, et j'ai de bonnes raisons pour cela.

— Lesquelles ?

— D'abord la route que les espions ont suivie. Avant d'avoir découvert que nous étions sur leurs traces, ils avaient pris une direction en dehors des grandes voies de communication, de la route de Sorwich par exemple. Et pourtant l'un d'entre eux, au moins, désirait fort rencontrer miss Cecily à Sorwich. Vraisemblablement, le commandant s'est rendu dans cette localité pour régler son compte à l'infirmière, tandis que ses complices s'efforcent de mettre en sécurité et leurs propres personnes et la boîte rouge.

— Ce que vous avancez là, Phillip, semble logique, approuva Thorold. En conséquence leur but est de nous retarder et non de nous combattre. Oui, vous avez raison, la boîte rouge est dans l'auto que nous poursuivons.

— J'ai toujours raison ; c'est une vieille habitude, dit Phillip de son ton blagueur ; je viens justement de prendre une injection de ce sérum-là. Nous considérons donc tous comme admis que les plans sont dans la voiture.

— Eh bien ?

— La voici !

— Il y a quelque chose qui cloche dans leur machine, constata Cudd avec une vive satisfaction. La route l'a sérieusement esquin-

tée et un certain nombre de ses boulons ont sauté, tant elle a été secouée.

Les Anglais gagnaient du terrain de plus en plus. Un bond encore et ils avaient la victoire — ils l'avaient !

— Peut-être vaudrait-il mieux vous mettre à couvert, miss Cecily ; le premier choc est toujours dangereux !

— Faut-il tirer !

— Parfaitement ! Je donne l'exemple.

Ce disant, Phillip s'agenouilla, appuya son revolver sur le pare-brise, visa avec soin et tira. Un chapelet de flammes orangées jaillit de l'autre voiture et des balles sifflèrent aux oreilles de Cudd et de l'officier. Le phare d'avant qui se trouvait à la droite de Phillip fut atteint et vola en éclats.

— Un pour lui, rien pour moi ! commenta l'ironique jeune homme.

Cudd se pencha et éteignit toutes les lumières.

— Vous avez raison, mon ami, lui dit son patron, vos lampes faisaient cible.

— Les freins ! Les freins, Cudd ! pour le salut de Haig, les freins et à droite, inclinez à droite, hurla soudain Mauwaring.

Le chauffeur poussa sur la gauche et freina. L'auto allemande avait pris la droite de la route. Un fracas épouvantable se produisit et une énorme masse de fumée noire s'éleva dans l'air. Phillip mit pied à terre et courut à l'épave. Thorold était sur ses talons.

— Pauvres diables ! Pauvres malheureux ! murmura le lieutenant.

La voiture allemande flambait.

— L'extincteur, monsieur ! cria Cudd.

Phillip savait que ce serait inutile ; pourtant il pointa l'appareil sur la flamme.

— Là, là, un homme ! Il est mort sans doute, mais on ne sait jamais !

Le produit chimique de l'extincteur creusait des trous et des cavernes dans la montagne de flammes ; c'était un bon extincteur, mais inefficace dans un pareil cas. Les flammes, heureusement combattues en détail, se reformaient par masses. Le chauffeur cessa de manœuvrer l'appareil... Il était épuisé.

Cecily prit alors le bras de Phillip et lui montra du doigt un lac de pétrole en feu.

— Regardez ! Regardez ! La boîte... la boîte rouge !

Thorold et Phillip aperçurent alors la boîte

rouge. Projetée sur la route par la violence du choc, elle gisait au milieu d'un vaste cercle de flammes. Elle était ouverte et la plupart des documents qu'elle contenait étaient éparpillés sur le sol ; ceux qui n'étaient pas entièrement consumés étaient déjà carbonisés.

Il n'y avait pas de doute possible, c'était bien la précieuse boîte sur quoi reposaient toutes leurs espérances ; la boîte contenant tous les plans, les bordereaux et les cartes de la cachette de guerre et un demi-million de livres sterling. Les quatre compagnons comprenaient bien maintenant que leur cas était désespéré et que le fameux trésor était perdu pour eux.

Thorold voulut s'élaner dans les flammes pour sauver ce qui pouvait l'être encore, mais Phillip l'en empêcha.

(A suivre.)



LE TRAVAIL AUQUEL JE ME LIVRE EN CE MOMENT, DIT THOROLD, EST TRÈS IMPORTANT...

J'ai vu.

UNE ESCADRILLE ÉCOSSAISE EN LIGNE AVEC SES PILOTES ET SES MÉCANICIENS



Dix-huit appareils, tous du même modèle, sont en ligne, prêts au départ. De grandes lettres, très apparentes, sont peintes sur les plans supérieurs. Les deux premiers avions que l'on voit sur cette photo portent les lettres T et Z.

En plus de la cocarde aux couleurs bleu, blanc, rouge, on remarque sur fuselage un insigne hexagonal. Le canon Lewis est fixé devant le siège du pilote, à portée de sa main, juste au-dessus de l'intersection des plans supérieurs.

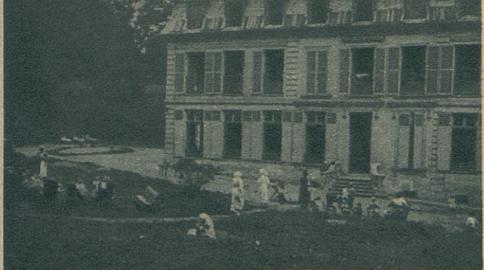
J'ai vu

LES AMÉRICAINS VEULENT SAUVER TOUS NOS PETITS MALADES



Les nurses et leur's poupons.

Fillettes convalescentes dans le parc de Robinson.



Le pavillon réservé aux tous petits.



Le bain de soleil sur la chaise longue.



La directrice de la nursery, miss Withaker, visite les bébés.



Une jeune infirmière promenant des petits convalescents dans une des superbes allées du château de Sceaux-Robinson.

Une jolie branche où les bébés piaillent joyeusement.



Une sablière pendant la récréation.



L'heure du diner aux baraquements.



La consultation de la doctoresse miss Bannan.

Non seulement les Américains, dans leur affection pour la France, ont décidé de ne rien épargner pour que l'Allemagne soit vaincue et que l'Alsace-Lorraine nous soit rendue, mais ils ont voulu se donner pour tâche de sauver tous les enfants, dont l'horrible guerre a compromis la santé. Par les soins de leur Croix-Rouge, des médecins visitent les taudis malsains, insalubres, qui subsistent encore en trop grand nombre, principalement à Paris, et emmènent avec eux les enfants malingres, surtout ceux que la tuberculose mine; ils les conduisent dans de vastes propriétés — des châteaux que la Red Cross a loués et aménagés — et là, vivant au grand air et au soleil, ces petits déshérités retrouvent bientôt de nouvelles forces. A Sceaux-Robinson notamment, dans un château entouré d'un parc immense, dont nous montrons ici plusieurs jolies vues, dans un cadre merveilleux comme on savait les réaliser au XVIII^e siècle, quatre à cinq cents petits Parisiens vivent heureux. Et les mères elles-mêmes ont leur pavillon où, après leurs couchés, elles se rétablissent à côté de leurs bébés que les nurses entourent de soins attentifs

LES SIGNES

Il peut être défensif et coléreux, agressif et cruel. Dans ce cas la pommette s'allonge, soit en largeur, soit en hauteur.

Ainsi, dans la très curieuse figure de Dante Alighieri, les pommettes sont aiguës et allongées en biais. La *Divine Comédie*, immortal pamphlet où les adversaires du poète sont cloués pour l'éternité au pilori de sa géniale exécution, proclame bien le double caractère de combativité et de cruauté que dénoncent ces pommettes-là.

Le signe de la combativité constitue le plus important des caractères instinctifs du courage. Il se retrouve pour ainsi dire obligatoirement, quoiqu'à des degrés différents, dans le visage de tous les hommes capables de force d'âme. Les autres tendances instinctives entrent dans la composition de ce sentiment ne font que renforcer et modifier celle-ci.

L'une de ces tendances secondaires est l'ACTIVITÉ naturelle.

Ce penchant tout physique à l'action facilite singulièrement, chez ceux qui en sont doués, l'obéissance à leurs impulsions. Aussi donne-t-il à la combativité une assise solide. En même temps, il en spécialise l'emploi dans l'attaque ou dans la défense, suivant que notre nature nous pousse à dépenser ou à économiser cette activité, ce qui est indiqué par la conformation de la mâchoire inférieure.

Se porte-t-elle en avant, faisant saillir le menton? L'activité est agissante. D'instinct, l'homme, s'il est courageux, marchera sur l'adversaire, se précipitera à l'assaut.

Au contraire, la mâchoire s'écarte-t-elle en arrière, faisant ressortir, à droite et à gauche, les pointes du maxillaire? L'activité est défensive. Le courage se réserve alors pour la résistance. L'homme est surtout capable de « tenir ».



Il va sans dire que, comme pour la tendance précédente, le cumul n'est pas interdit. Un même individu peut tantôt ne présenter que l'une des deux formes de l'activité, tantôt posséder les deux. Même, il arrive que l'une apparaisse après l'autre chez le même personnage. Ce phénomène se remarque nettement sur les portraits successifs de Napoléon.

Dans la physionomie maigre et allongée de l'audacieux vainqueur d'Arcole, le menton, impatient d'agir, s'avance si hardiment que la figure en paraît presque triangulaire. Au contraire, dans le masque en rectangle de l'Empereur, la mâchoire, plus élargie, aux pointes écartées en arrière, donne à l'ensemble puissant du visage une base stable et massive.

C'est qu'à l'ambition dévorante du général de la République, soulevé par la foi dans son étoile et le désir passionné de la victoire, a succédé, avec la réussite, chez le maître de l'Europe, la préoccupation de rendre ses conquêtes définitives. Le besoin de conserver, nettement inscrit dans ce curieux changement de forme du maxillaire inférieur, s'est ajouté à la soif d'acquiescer. Bonaparte est devenu Napoléon.

Certains de nos lecteurs pourront observer sur eux-mêmes une transformation du même genre, s'ils veulent bien comparer un portrait de leur vingtième année avec un portrait de leur maturité.

Une troisième indication est donnée par la place que les lèvres occupent dans la physionomie.

Chez les personnes agressives, la bouche est plus proche du nez que du menton. Cette particularité indique une tendance à la PARTIALITÉ, sentiment blâmable en morale pure, mais qui constitue un précieux appoint du courage. En effet, l'homme que ne paralyse pas un



LA VOLONTÉ EST EN QUELQUE SORTE FONCTION DE LA LONGUEUR DU NEZ. Témoin le nez de Louis XIV dont on sait la volonté énergique et tenace. Chez le sauvage et le petit, l'enfant, donc la volonté est embryonnaire, le nez est presque inexistant.

DU COURAGE⁽¹⁾

grand, car les tendances au courage peuvent se trouver augmentées ou annihilées par l'excès ou les défaillances de la force vitale.



Mais l'étude des signes du tempérament sortirait du cadre restreint de ces articles. Contentons-nous d'en signaler l'intérêt.

En terminant ce chapitre des signes instinctifs, remarquons que, lorsque ce sont eux qui dominent parmi les autres signes de la force d'âme, on est en présence du courage instinctif ou naturel. Mais celui-ci n'est, en quelque sorte, que le courage primaire.

Ce n'est que lorsque les indications de la Volonté ou de la Pensée sont égales sinon supérieures à celles de l'Instinct, que le visage révèle des nuances plus hautes du sentiment qui nous occupe: la Vaillance, anoblée et soutenue par l'intervention de la conscience, et l'héroïsme, qui élève l'homme au niveau des plus hautes figures de l'Histoire et parfois jusqu'à la grandeur sublime du Martyre.

Si, dans l'étude des signes du courage, j'ai parlé d'abord de ceux se rattachant à l'instinct, c'est que, dans ce sentiment comme dans tous les autres, il forme le fond du tableau.

Notre âme est comme le chapeau des prestidigitateurs. On peut en tirer les choses les plus inattendues... à condition que la nature les y ait d'abord cachées.

Cependant l'instinct resterait une tendance morte, impuissante à atteindre le domaine des réalisations, sans le secours des deux autres forces qui, en nous, se mélangent partout à lui: la force nerveuse, dont l'homme, en la perfectionnant, a tiré la volonté et la force intellectuelle, d'où il a extrait cette autre spécialité de la maison: le raisonnement.

Pouvoir, vouloir, savoir, tel est le solide trépied qui sert de base à toute activité humaine.

... Seulement, c'est un trépied qui change perpétuellement de forme.



La proportion des trois forces varie à l'infini, d'un individu à un autre et d'une manifestation à la manifestation voisine. D'où les différences des caractères et les nuances des sentiments.

Le courage ne peut exister sans les instincts combatifs que nous avons énumérés, — quand même ils ne devraient « être qu'un », comme dans ces patrouilles de quatre hommes où il y en a toujours trois d'absents. A son tour il faut que la volonté soit représentée pour déclencher, au moment donné, le ressort qui nous fait agir.

Les signes du courage les plus remarquables, s'ils n'étaient accompagnés d'aucun signe du vouloir, seraient aussi inutilisables dans une physionomie que les rouages compliqués et savants d'une carabine perfectionnée à qui il manquerait la gâchette.

Heureusement, si l'homme normal n'a pas forcément du courage, il a toujours, si peu que ce soit, de la volonté. Seulement, il y a volonté et volonté. Elle comporte des degrés.

La forme la plus élémentaire du vouloir s'appelle le désir.

C'est une volonté embryonnaire à la fois brutale et sans durée. Force d'impulsion brusquement explosive, incapable de se modérer et de choisir son heure, elle n'a pas, d'autre part, le pouvoir de viser un but lointain. Son domaine est la satisfaction immédiate des besoins ou des appétits.

Le désir constitue toute la volonté des enfants et des sauvages. Aussi le même signe se révèle-t-il dans leurs visages, peu compliqués, comme leurs âmes.

STEF. A. XANROF.

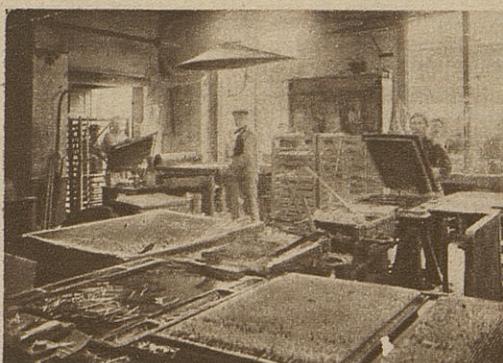
(Fin au prochain numéro.)

(1) La première partie de cette étude a paru dans notre dernier numéro.

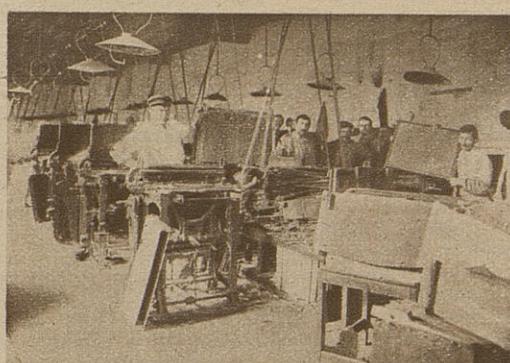
J'ai vu.



Le mélange des matières premières.



On plonge la presse dans un bain de soufre.



La mise en presse des allumettes.

LES ALLUMETTES DE GUERRE

Nous avons le pain de guerre et les allumettes de guerre : on ne manque ni de l'un ni de l'autre, mais la qualité diminue. Le Français, bon enfant, ne s'en fait pas pour si peu ; il mange son pain bis sans rien dire et houpille en son for intérieur l'administration des manufactures de l'État, laquelle n'en peut mais.

Les adversaires des monopoles ont beau jeu ! Tous les monopoles font faillite, celui des allumettes comme celui du tabac. Nous manquons de quoi fumer et quand, par hasard, nous parvenons, à force de patience et de ruse, à nous procurer un cigare à 25 sous, nous ne pouvons pas l'allumer !

N'exagérons pas. La guerre, on ne saurait trop le répéter, est la seule coupable. C'est elle qui nous impose les restrictions, c'est encore à elle que nous sommes redevables de la mauvaise qualité de tous les objets manufacturés et de la hausse des prix. Les allumettes sont soumises à la loi commune ; il serait souverainement injuste de ne pas le reconnaître.

Avant la guerre nos manufactures de Bègles (Gironde), Aix, Marseille, Pantin, Trélazé (Maine-et-Loire) et Saintines (Oise) travaillaient à pleine puissance avec un personnel de choix. La mobilisation les a atteintes et on a dû accepter les services d'une main-d'œuvre de fortune dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle manque d'expérience. Nous recevions aussi les bois tout préparés, les tiges, de la Russie qui, depuis plus d'un an, a cessé son exportation.

L'État a fait l'impossible pour conjurer une crise qui eût pu être grave. Il a acheté des allumettes manufacturées en Amérique, en Suède, en Norvège, en Italie, puis il s'est procuré en Suède des machines à découper le bois pour installer de nouvelles usines à fabriquer les tiges. Avant la guerre nous ne possédions qu'une seule usine de ce genre qui produisait 6 milliards d'allumettes blanches par an. Actuellement, nous en fabriquons 24 milliards. C'est encore insuffisant, puisque la consommation est passée de 49 milliards 300 millions en 1913 à 54 milliards en 1916 et 52 milliards en 1917. Le reste nous vient principalement des pays scandinaves où nous achetons également des allumettes dites suédoises.

D'autre part les autres matières premières

qui entrent dans la fabrication des diverses sortes d'allumettes : stéarine pour les allumettes bougies, sesquisulfure de phosphore pour les allumettes ordinaires, chlorate de potasse, colle forte, gomme de Sénégal, etc., ne se présentent plus, actuellement, dans un état de pureté comparable à celui du temps de paix à cause de la surproduction qu'il faut atteindre et de la main-d'œuvre inexpérimentée. Alors les allumettes sont moins bonnes : la paraffine des suédoises, la stéarine des bougies brûlent avec une fumée noire mal odorante, les autres sont dures à enflammer.

Ne nous plaignons pas. Faisons crédit aux manufactures de l'État comme à nos autres fournisseurs. Les matières premières sont partout moins abondantes et de qualité médiocre. Constatons-le une fois de plus et ne récriminons pas.

COMMENT ON FABRIQUE LES ALLUMETTES

Les contrebandiers fabricants d'allumettes produisent plus vite que l'État et à un prix de revient inférieur. Mais ils utilisent le phosphore blanc interdit dans nos manufactures depuis 1898 après une violente campagne de presse motivée par des intoxications nombreuses et la nécrose phosphorée, le *mal chimique*, dont avaient été victimes de nombreux ouvriers.

L'industriel en chambre confectionne des pavés de bois de sapin plus ou moins réguliers, de la hauteur des allumettes, les fend au hachoir dans deux sens différents pour constituer les tiges puis, se tiennent toutes par la base et plonge enfin les extrémités dans un bain de soufre, puis dans une pâte de phosphore. Ces allumettes sont généralement de bonne qualité.

L'État nous livre plusieurs sortes d'allumettes : ordinaires au sesquisulfure de phosphore, suédoises achetées dans les pays scandinaves, tisons et bougies. La fabrication

des tisons, qui demande beaucoup plus de soins que celle des allumettes ordinaires, a été suspendue.

Les tiges des allumettes ordinaires sont fabriquées de plusieurs manières. Le procédé le plus original et le plus rapide est le déroulage. On sectionne le tronc d'arbre (pin, peuplier, tremble) en longueurs de 70 centimètres que l'on engage ensuite dans la machine à dérouler. Le bois en grume est soumis à un mouvement de rotation autour de son axe et un couteau en détache un copeau continu de l'épaisseur d'une allumette. Le copeau se présente sur une table, où d'autres couteaux le débitent en rubans de la largeur d'une tige et une dernière machine débite les rubans en allumettes blanches, les trie et les range en boîtes prêtes pour l'expédition.

Dans nos manufactures, les tiges, sorties des caisses, sont assemblées en « bateaux » sur une table puis serrées dans des presses qui en facilitent le transport et la manipulation. Chaque presse contient environ 7 000 allumettes tenues par la base et suffisamment séparées les unes des autres pour éviter les points de soufre ou de pâte active entre deux tiges voisines. La presse est une sorte de brosse en bois, rectangulaire, faite d'allumettes blanches ; on la confectionne dans un atelier spécial d'où elle va au soufrage.

Le soufre est fondu à la vapeur dans une cuve peu profonde de mêmes dimensions que la presse. L'ouvrier la recouvre de la presse renversée et l'extrémité des tiges prend la petite quantité de soufre qui lui est nécessaire pour faciliter la combustion du bois. Cela fait, le même ouvrier engage la presse sur un chariot qui l'entraîne au-dessus d'un rouleau plongeant dans la pâte. Le rouleau dispose aux extrémités le petit bouton de sesquisulfure de phosphore qui permettra d'allumer par frottement. Il ne reste plus qu'à démonter les presses pour dégager les allumettes, les assembler et les mettre en boîtes ou en paquets. Ces travaux incombent à des ouvrières.

Ce procédé de fabrication manuelle tend à disparaître des ateliers de l'État français où, depuis une quinzaine d'années, a été mise en service une machine automatique qui effectue toutes les opérations sous la direction de deux ouvrières.

Les « bateaux » de tiges sont assemblés devant la machine qui comporte une longue



Le dégarnissage des presses.



La fabrication des boîtes d'allumettes.



Le garnissage des boîtes.

J'ai vu...

et large toile métallique sans fin, faite de bandes d'acier. Chaque bande d'acier est forée de 6 rangées de 22 trous. Un moteur électrique entraîne sans arrêt cette toile métallique sur son cadre. Quand une rangée de trous se présente devant le bateau d'allumettes, un poussoir de 22 doigts chasse 22 tiges qui s'engagent dans les trous : chaque bande d'acier se charge ainsi de six rangées de 22 tiges en passant devant le bateau qui hérissé ainsi la toile métallique d'allumettes blanches.

Le mouvement continu entraîne la brosse dans un bain de soufre, puis un peu plus loin, au-dessus d'un cylindre plongeant dans la pâte active où, comme précédemment, chaque tige reçoit le « bouton ». La toile continue à

avancer et effectue un parcours d'une dizaine de mètres pour sécher les allumettes qui se présentent, en fin de course, devant les boîtes.

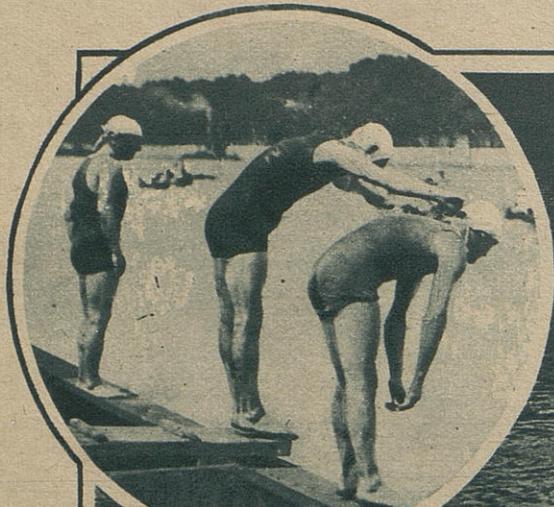
La machine se charge également d'ouvrir les boîtes, de les remplir et de les fermer. Une ouvrière l'alimente en boîtes fermées qui, une à une, prennent la place qui leur est réservée, et s'ouvrent. Cinq allumettes de chaque rangée tombent dans chaque boîte et, lorsqu'une boîte a parcouru toute la largeur de la machine, elle a reçu le nombre voulu d'allumettes qu'elle doit contenir. Alors la boîte se ferme et les ouvrières collent les étiquettes de la régie. La production est de 2 500 000 allumettes à l'heure.

La Suède nous fournit les allumettes dites de sûreté dont la qualité est d'ailleurs inférieure

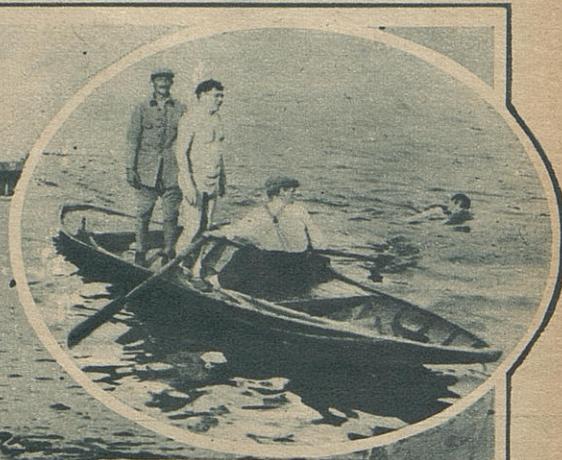
à ce qu'elle était autrefois : le « bouton » saute comme celui des allumettes ordinaires qui arrache le frottoir avant de s'enflammer ; les « bougies » se cassent sous la pression du frottement et, elles aussi, dégagent une mauvaise odeur. N'accusons pas le personnel technique mal servi par ses fournisseurs et par des ouvriers parfois insuffisamment consciencieux. Évidemment, il est très désagréable de payer cher des allumettes médiocres, mais il serait encore plus désagréable d'en manquer. De deux maux, sachons nous accommoder du moindre.

LUCIEN FOURNIER.

TOUS LES SPORTS



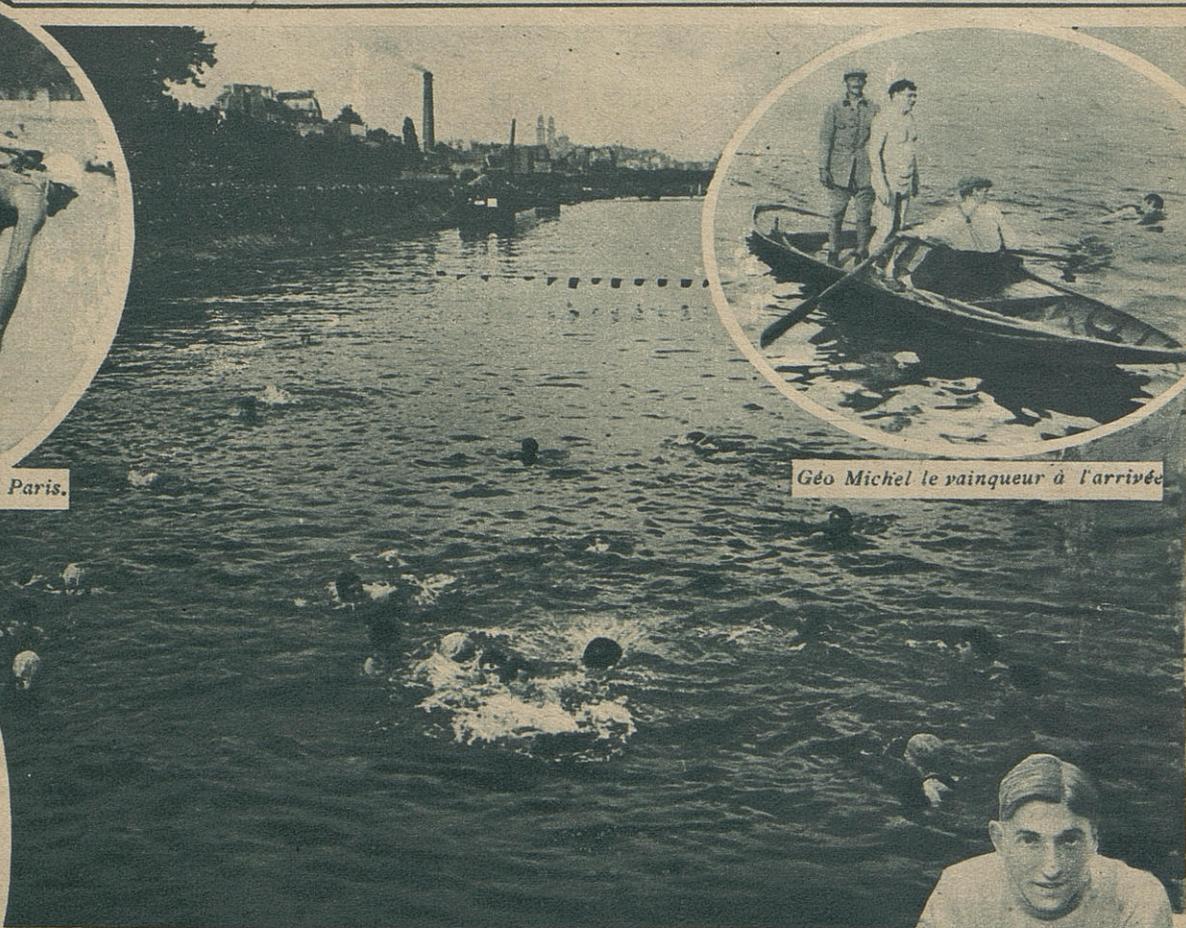
Le départ de la traversée de Paris.



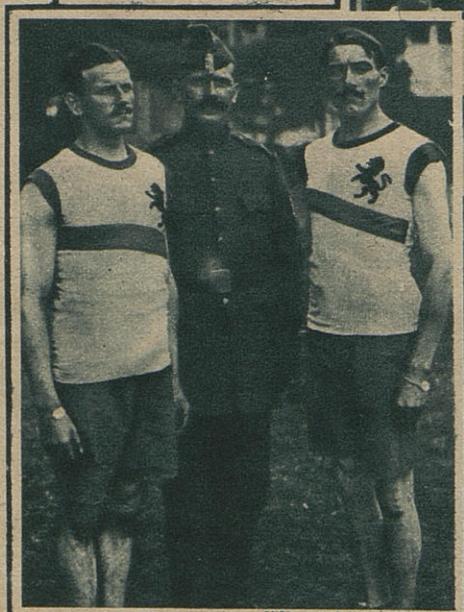
Géo Michel le vainqueur à l'arrivée.



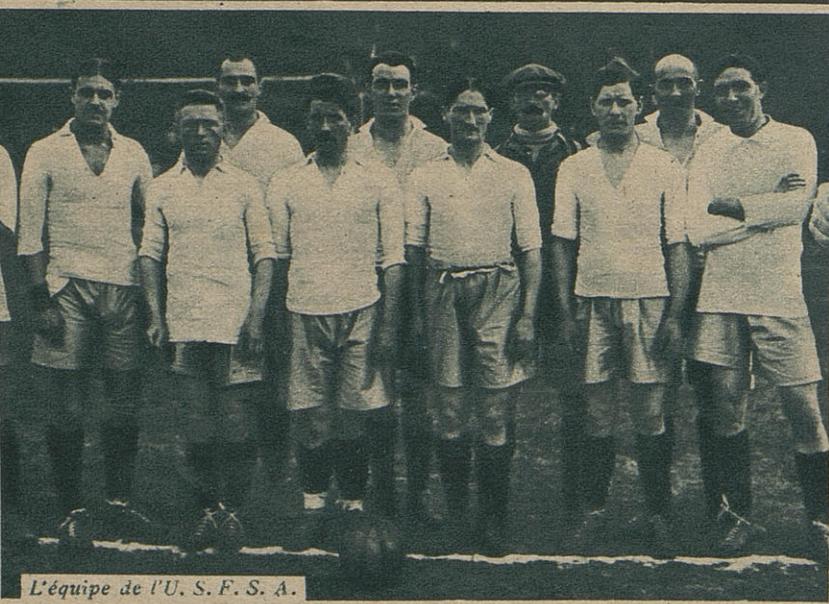
Mlle Suzanne Wurtz.



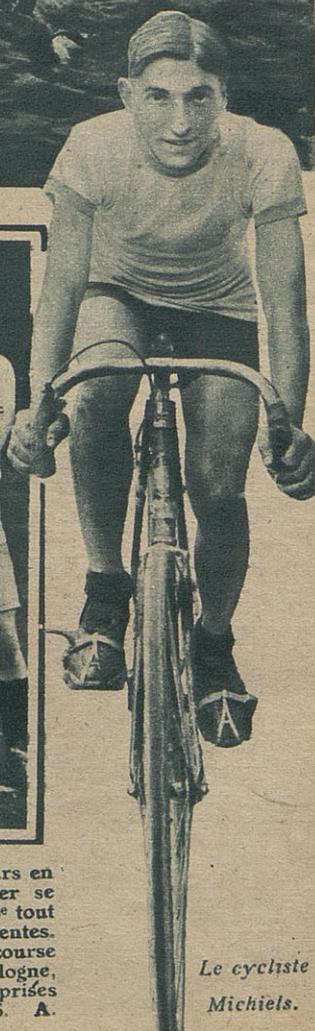
Un match de water polo au pont de Grenelle.



Les belges Wantier et Winand recordmen du monde (lancement de la grenade).



L'équipe de l'U. S. F. S. A.



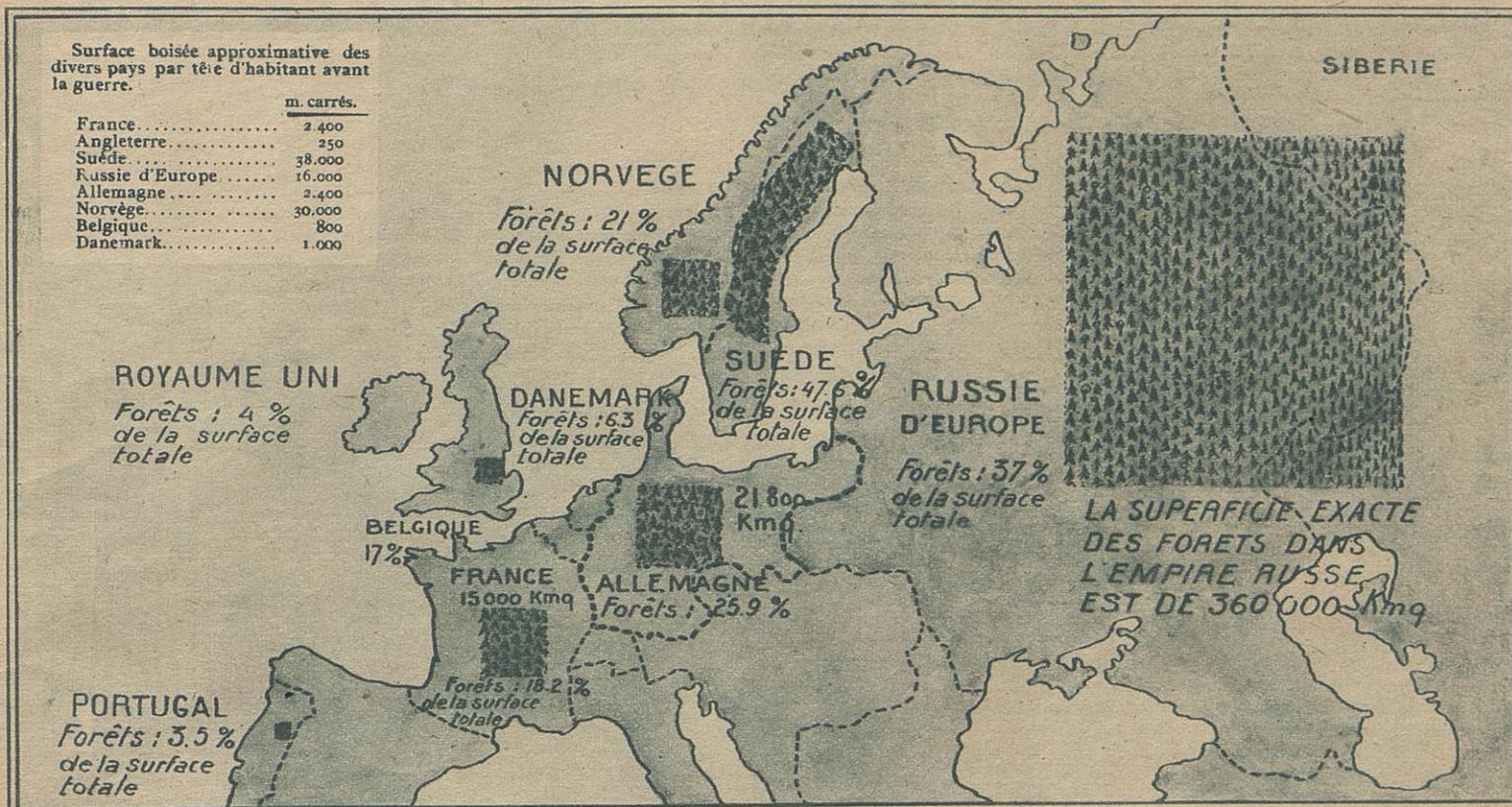
Le cycliste Michiels.

La saison sportive bat son plein ! D'ailleurs les athlètes qui entre deux combats viennent cueillir de pacifiques lauriers à l'arrière sont parmi ceux qui se couvrent de gloire sur le front. La traversée de Paris à la nage qui se disputa le 25 août fut l'occasion d'une belle victoire pour l'artilleur Géo Michel qui

a couvert les 11 km 700 du parcours en 3 h. 8'40". L'as aviateur Nungesser se classa 17^e et M^{lle} Suzanne Wurtz 6^e tout en prenant la 1^{re} place des concurrentes. En cyclisme, Michiels a gagné la course Paris-Trouville, et au Bois de Boulogne, une fête franco-belge a mis aux prises l'armée belge et l'U. S. F. S. A.

J'ai vu

LES FORÊTS DES NATIONS EN GUERRE DISPARAISSENT.



Les pays belligérants consomment pour de multiples raisons d'énormes quantités de bois : abris de tranchées, voies de chemins de fer, hôpitaux et constructions nouvelles, innombrables caisses pour l'intendance, etc., etc. Des forêts entières tombent sous la hache, et les économistes anglais ont calculé que nous abattons deux fois plus

d'arbres qu'en temps de paix. Cette destruction forcénée d'essences admirables, dont quelques-unes mettent un siècle à atteindre leur complet épanouissement, va changer l'aspect des contrées. Sans prophétiser des catastrophes, il y a là un grave danger auquel il convient de parer par un abatage plus sélectionné et plus rationnel.

LES LUXEMBOURGEOIS DE PARIS VOTENT LA DÉCHÉANCE DE LEUR SOUVERAINE



Le fiancé : Ruprecht.



Le kronprinz de Bavière.



La grande-duchesse de Luxembourg et ses cinq sœurs. La fiancée (X).



La grande-duchesse.

Pour protester contre les fiançailles qu'on vient d'annoncer du kronprinz quinquagénaire Ruprecht de Bavière et de la princesse Antonia de Nassau, née en 1899, sœur de la grande-duchesse de Luxembourg, la colonie luxembourgeoise de Paris a voté à l'unanimité pour réclamer que Marie-Adélaïde de Nassau, s'étant mise nettement en opposition avec le peuple luxembourgeois, soit déchu de son trône grand-ducal, exprimant en outre que leur pays soit bientôt « avec la France, à la France ! »

LES GÉNÉRAUX AMÉRICAINS EN FRANCE

Pershing, Bliss, Wright, Bullard, Liggett, Bundy.

Avant de recevoir le commandement d'un corps expéditionnaire en France, le général Pershing avait été chargé d'un commandement dans le district d'El Paso, à la frontière mexicaine. Dans son raid à la poursuite de Villa, il avait fait preuve à la fois d'audace et de prudence, ce qui lui avait valu d'être promu major-général en 1915.

De haute stature, large d'épaules, le général,

paraît vingt ans de moins que son âge et il donne une impression d'extrême énergie. Dès les premiers jours, il a profondément imprimé sa marque à son armée, où règne une discipline sévère.

... 19 lignes censurées ...

« Without stint or limit ! » (sans restriction ni limite !) a déclaré le président Wilson, alors qu'on lui présentait le chiffre de cinq millions de combattants yankees comme indispensable pour forcer la victoire. Et les prévisions les plus optimistes ne cessent pas d'être dépassées. Chaque mois, c'est plus de trois cent mille hommes qui débarquent en France, amenés par des vaisseaux américains et anglais. Le 4 juillet, le corps expéditionnaire comptait déjà 1 019 115 soldats, dont 721 740 avaient été amenés en mars, avril, mai et juin ! Depuis, les convois ont transporté encore plus d'un demi-million de combattants, si bien qu'à la fin de l'année il y aura au moins 2 500 000 Américains sur le front.

LE GÉNÉRAL PERSHING

Celui qui commande cette force énorme, grâce à laquelle les Alliés doivent de ne pas « perdre la guerre », c'est le général Pershing qui, le 8 mai 1917, débarqua avec une quarantaine d'officiers — son état-major général — sur les quais de Liverpool et que le gouvernement de la République a fait récemment grand croix de la Légion d'honneur.

Né en 1860, à Missouri, dans le canton de Lynn descendant d'une famille alsacienne qui s'était établie au Nouveau Monde en 1749, John-James Pershing a fait ses études à l'Académie militaire de West-Point d'où il sortit en 1886 comme sous-lieutenant au 6^e régiment de cavalerie. Pour ses premières armes, il alla combattre les Indiens de l'Arizona sous les ordres du général Miles. En 1890, il fait campagne contre les Indiens du Dakota et en 1898, dans la guerre hispano-américaine, il se faisait remarquer à Cuba autant par ses qualités de soldat que par celles d'administrateur. Déjà il avait professé le cours de tactique à West-Point.

Promu capitaine en 1901 au 15^e régiment de cavalerie, Pershing partit pour les Philippines où venait d'éclater le mouvement insurrectionnel fomenté par Aguinaldo. La province de Jolo fut conquise et pacifiée par lui ; ses chefs déclaraient dans leurs rapports que c'était un « rude combattant » et ses hommes lui avaient donné le surnom de « Pershing-Kitchener ». Il mena à bonne fin toute une série d'opérations difficiles contre les Moros.

Attaché militaire à Tokio, il suivit en cette qualité les opérations de la campagne de Mandchourie, avec l'état-major du général Kuroki, se familiarisant avec la guerre moderne, ses méthodes et ses énormes mouvements de troupes. C'est alors que se produisit dans la vie de Pershing un véritable coup de théâtre : en 1906, le président Roosevelt, frappé par les résultats obtenus par ce capitaine de cavalerie, le fait mander et lui annonce à brûle-pourpoint qu'il est brigadier-général, sans le faire passer par les grades de major, de lieutenant-colonel et de colonel ! Le nouveau général avait ainsi la préférence sur 862 officiers plus anciens que lui ! Retournant aux Philippines, Pershing y remportait la victoire de Beysay.



LES GÉNÉRAUX AMÉRICAINS

1. Général Pershing. 2. Général Bliss. 3. Général Wright. 4. Général Bullard. 5. Général Liggett. 6. Général Bundy.

Pour nous autres Français, l'offre sublime du général Pershing lorsqu'il alla trouver le général Foch à Doullens, le 29 mars dernier, pour mettre à son entière disposition toutes les forces américaines déjà embarquées, alors que se produisait la ruée allemande, suffirait à lui valoir notre reconnaissance.

LE GÉNÉRAL BLISS

Tandis que le général Pershing dirige les opérations, le général Bliss représente les États-Unis au Conseil de guerre permanent des Alliés.

Lui aussi compte parmi les chefs les plus éminents de l'armée américaine dont il était d'ailleurs le chef d'état-major général lorsque le président Wilson le délégua à Versailles.

Fils d'un clergyman, le général Tasker Howard Bliss a soixante-cinq ans, étant né à Lewisburg (Pennsylvanie) le 31 septembre 1853. Il fit son éducation à l'Académie puis à l'« Military Academy » de West-Point. Il se destinait à l'artillerie, et en 1875, il sortait second lieute-

nant au 1^{er} régiment d'artillerie et passait premier lieutenant cinq ans plus tard.

« Graduated with honors » en 1884 à l'École d'artillerie, il y occupa le poste d'« adjudant » de 1884 à 1885 ; puis il fut désigné comme secrétaire de la Commission chargée de faire une enquête sur l'utilisation militaire des voies d'eau des États-Unis.

Peu après, en 1885, il était nommé professeur de sciences militaires à l'École de guerre navale et en 1888 il devenait aide de camp du lieutenant-général Schafeld, commandant l'armée des États-Unis, et il fut nommé inspecteur du tir au fusil. Capitaine en 1892, il fut attaché en service spécial près du ministre de la Guerre jusqu'en 1897, époque à laquelle il fut envoyé à la légation de Madrid.

La tension provoquée par l'insurrection cubaine rendait particulièrement délicate la mission du capitaine Bliss, qui sut toutefois éviter tout froissement.

Rentré aux États-Unis à la déclaration de guerre, il est nommé major et désigné comme chef d'état-major du major-général Wilson avec lequel il fit toute la campagne de Porto-Rico. Lieutenant-colonel en 1898, il devenait « Chef Commissary Subsistence Volunteers ». Après la paix il fut nommé receveur des douanes à la Havane et presque aussitôt il fut mis à la tête des douanes de toute l'île. Brigadier-général en 1902, il était désigné comme membre du Conseil de l'École de guerre de l'armée dont il devint commandant après avoir négocié les traités de réciprocité de 1903 entre les États-Unis et la nouvelle république cubaine.

Commandant militaire aux Philippines de 1905 à 1909, il pacifia complètement les territoires soumis à son administration, et quand il quitta l'archipel ce fut pour devenir sous-chef de l'état-major général.

Commandant de l'armée de Californie, puis tour à tour de la Division occidentale de la Division Orientale, du Département du Sud, il eut souvent à intervenir sur la frontière mexicaine. Le 15 février 1915, il redevenait sous-chef d'état-major, et le 20 novembre il était promu major-général. Le 22 septembre 1917 il remplaçait le général Scott comme chef de l'état-major général et à ce titre accompagnait en France le colonel House, l'ami personnel du président Wilson. Le 23 mai 1918, le général Bliss promu « full general » était nommé délégué au conseil permanent et le général Peyton March le remplaçait comme chef d'état-major.

LES SECONDS DE PERSHING

Cinq majors généraux commandent déjà effectivement les corps d'armée de la première armée américaine : ce sont les généraux Bullard, Liggett, Wright, Bundy et Reed.

Le général Hunter Liggett, âgé de 61 ans, fut un des premiers débarqués en France. A Cuba et aux Philippines, il fut un combattant d'élite et un technicien remarquable. Durant plusieurs années, il fut directeur de l'École de guerre. Quant au général Robert Lee Bullard, il n'a que 57 ans ; il était capitaine lors de la guerre hispano-américaine ; il se distingua à la fois par son héroïsme et sa science. Il fit campagne à Cuba, puis aux Philippines, pendant le soulèvement. Colonel en 1911, major-général en janvier 1918, il s'est signalé par ses études sur les chemins de fer stratégiques, et c'est en outre un écrivain militaire réputé.

Tels sont les hommes qui pendant la guerre, ont réussi, partant de rien, à créer en moins d'un an cette armée immense à qui incombe la tâche d'achever la victoire des soldats français qui depuis quatre ans ont supporté héroïquement le choc des masses allemandes.

HENRY COSSIRA.

LE BILAN DE LA CONTRE-OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE



Batterie de 155 en pleine action pendant une préparation d'artillerie.



Dragons progressant avec les fantassins dans la poursuite de l'ennemi.



Prisonniers allemands transportant leurs blessés.

Depuis le 15 juillet, date de l'offensive allemande, à laquelle succéda la contre-offensive du maréchal Foch, les armées alliées ont capturé — à l'heure où nous mettons sous presse — 135 628 soldats, 2 904 officiers, 2 809 canons, 1 974 minenwerfer et 14 894 mitrailleuses,

sans parler d'un butin considérable en munitions, approvisionnements et matériel de guerre de toutes sortes. Et au 46^e jour de la contre-offensive, les Anglais ont enfoncé la ligne Hindenburg et enlevé Quéant, l'un des pivots de ce formidable fossé que leur victoire aura vite comblé!

MANGER POUR TENIR : L'ALIMENTATION RATIONNELLE

Nous avons établi, dans la première partie de cette étude élémentaire, que la machine humaine — que l'homme — est un moteur thermique, puisqu'il transforme en mouvement, pour le travail de son organisme propre et pour le travail extérieur qu'il effectue, le combustible qu'il absorbe sous forme d'aliments.

Nous savons aussi qu'il a besoin, pour que sa machine fonctionne d'une manière normale, d'une ration journalière moyenne de 2 400 calories. Se procurer ce combustible, ces calories de la façon la plus rationnelle et la plus économique possible, tel est, dans ses grandes lignes, le problème de l'alimentation.

Mais prenons garde ici, comme le fait remarquer M. Baudry de Saulnier au cours de la belle étude qu'il nous consacre, dans l'illustration, à ces importantes recherches, qu'il n'est pas le moins du monde indifférent de prendre n'importe où ces 2 400 calories de ration journalière. C'est que chaque richesse calorifique d'un combustible répond, en effet, à un moteur qui lui est étroitement spécialisé. De même que les moteurs d'automobile qui ont été établis pour consommer de l'essence ne pourront fonctionner jamais qu'assez mal à l'alcool, de même nous ne pouvons donc demander l'énergie calorifique qui nous est nécessaire qu'aux substances qui peuvent se transformer en notre propre substance, qui sont assimilables par la machine particulière que nous sommes. Ces substances-là sont appelées *aliments*.

LES GRANDES FAMILLES D'ALIMENTS

On divise les aliments, tels que nous venons de les définir, en trois grandes familles.

Les premiers sont les *albuminoïdes* ou azotés qui comprennent notamment la viande, le poisson, les céréales, les légumineuses, etc. Les seconds sont les *matières hydrocarbonées* dont le meilleur type est le sucre, et les derniers sont les *matières grasses* dont le meilleur spécimen est le beurre.

Il convient de remarquer que toutes ces substances, combinaisons de corps simples qui vont faire le remplacement des parcelles chimiques que nous usons, et qui se combinent aussi avec celles qui nous constituent encore, ont toutes un pouvoir calorifique. Mais à cet égard leur valeur est très différente, puisqu'un gramme de matière hydrocarbonée (voir ta-

bleau ci-joint) ne donne que 4 calories, alors qu'un de matière azotée en fournit 5 et qu'un de matière grasse en fournit 9.

Dans chacune de ces trois grandes familles de substances alimentaires, quelle quantité l'homme doit-il quotidiennement puiser ? Celle qui naturellement lui fournira le nombre de calories nécessaire d'une part à retrouver, chaque jour, pour la restauration de sa machine, la quantité exacte de matériaux qu'elle use en vingt-quatre heures ; d'autre part celles qui lui permettront d'effectuer un nouveau travail (marche, mouvement, travaux divers).

Les conclusions de ces expériences instituées sur des chiens peuvent être appliquées à l'homme. Voici d'ailleurs une observation faite sur le front russe pendant la troisième année de la guerre actuelle et que cite M. Georges Bohn. Beaucoup de médecins ont constaté l'apparition de scorbut chez les troupes restées trop longtemps sur les mêmes positions. La cause n'était pas le manque de nourriture ou sa mauvaise qualité, mais exclusivement l'uniformité trop prolongée de la nourriture même abondante et de bonne qualité. Or, le scorbut apparaît mainte-

nant comme une des conséquences de l'insuffisance des sécrétions des glandes digestives.

ASSIMILATION

Comme le dit M. Baudry de Saulnier, la caractéristique essentielle de l'alimentation d'une machine vivante comme la machine humaine ou métallique, comme la machine industrielle, est son appropriation à l'organisme qui le reçoit. En effet, un litre de lait, excellent combustible pour la machine humaine, ne pourrait être substitué à de l'essence, aliment idéal pour un moteur d'automobile.

Mais alors que la machine métallique n'est pour l'aliment charbon ou essence qu'un lieu bien outillé de transformation qui permettra, d'après l'aliment introduit et la perfection de l'appareil, un rendement plus ou moins grand, la machine vivante, au contraire — notre organisme — est un lieu de résurrection pour l'aliment qui s'incorpore à elle et refait de la vie.

« Il se produit donc, dans l'alimentation de la machine animale et par conséquent humaine, un phénomène tout spécial : l'*assimilation*. L'organisme dissocie l'aliment, fait d'une partie des substances ingérées son propre tissu, et rejette l'autre pour la nourriture d'autres êtres, par exemple des insectes ou des plantes, qui l'accueilleront en des combinaisons nouvelles et serviront eux-mêmes d'aliments à d'autres êtres encore. Le cycle transformiste est infini.

« De plus, la machine humaine sait, par des procédés d'ailleurs à peu près inconnus, n'assimiler que les doses exactes des corps qui lui sont nécessaires, de telle sorte que la permanence de la composition du protoplasma est précisément une des fonctions vitales de nos cellules. Elle sait aussi se constituer des réserves d'énergie, sous forme de graisse notamment, si bien qu'entre deux périodes d'assimilation elle fonctionne à vide, sans aliments directs, tous feux éteints.

ANALYSE SOMMAIRE DES PRINCIPAUX ALIMENTS POUR UN POIDS DE 100 GRAMMES (1)

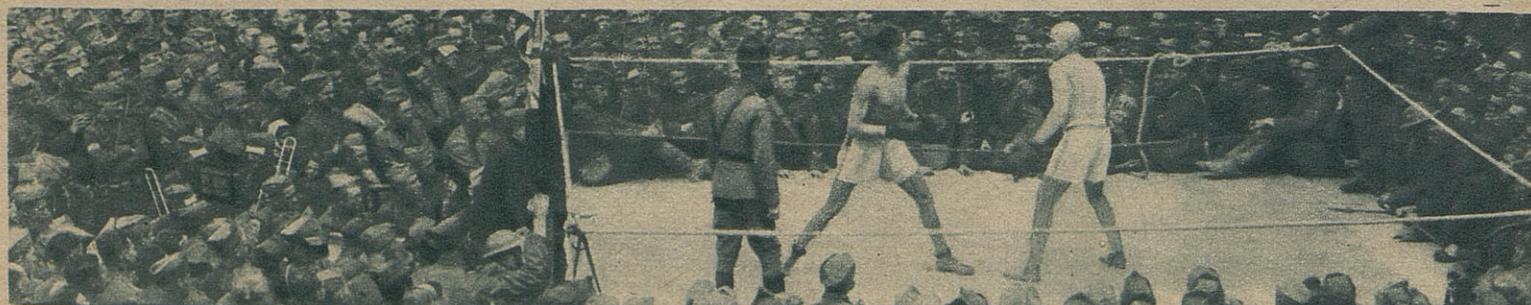
ALIMENTS	MATIÈRES AZOTÉES. (Reconstitution)	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES. (Travail)	MATIÈRES GRASSES. (Chaleur)	CALORIES.
Beurre	2	1	70 à 80	650 à 750
Céréales (blé, riz, maïs)	8 à 12	50 à 80	0,8 à 1	250 à 350
Confiture	0,3	50	0,2 à 1	200
Fromage	15 à 35	3	5 à 35	225 à 350
Fruits	0,3 à 1,7	12 à 22	0,3 à 0,7	70 à 90
Gibier	15 à 25	0	5 à 25	120 à 350
Lait	4	4,4	4	74
Légumes frais	0,5 à 3	3 à 7	0,1 à 0,2	15 à 35
Légumes secs	12 à 20	35 à 70	1	250 à 350
Œufs (2 œufs)	12	0	10	150
Pâtes (macaroni)	8 à 10	50 à 80	1	250 à 350
Poissons	10	0	1 à 25	60 à 95
Pommes de terre	2	19	1	95
Sucres	0	95	0	380
Viande (boeuf, mouton)	12 à 20	0	5 à 18	100 à 250
Viande de porc	14 à 22	0	15 à 50	200 à 560

(1) Ces chiffres ont été donnés par M. Baudry de Saulnier.

UN RÉGIME TROP UNIFORME

Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il suffise pour se nourrir, d'absorber les quantités d'albumine, de graisse, de sucre qui nous fourniront les 2 400 calories nécessaires à notre ration quotidienne, à notre entretien. Il est de la plus haute importance de varier notre alimentation et de demander à des mets différents de quoi nous entretenir. Car il n'importe pas seulement de manger, il faut surtout assimiler. Il est une loi générale de la biologie qui établit que des excitations qui se répètent uniformément amènent rapidement l'extinction de la réaction. C'est vrai pour un organe des sens, c'est vrai pour une glande, telle que le pancréas dont on sait l'importance dans la digestion. L'uniformité tue, la variété est une des conditions indispensables de la vie. C'est ainsi que le chimiste russe Bolchyreff a observé que, nourrissant des chiens avec une même quantité d'aliments toujours identiques, malgré l'excellence des aliments qu'il leur fournissait, les quantités de suc gastrique sécrétées diminuaient très sensiblement et étaient réduites à la moitié ou même au tiers au bout de dix ou trois jours. La diminution portait non seulement sur le volume, mais même sur la teneur en principes actifs. Le changement de nourriture augmentait au contraire très rapidement la quantité des sucs sécrétés.

(1) Voir notre précédent numéro.



LE DIMANCHE AU CANTONNEMENT SUR LE FRONT AMÉRICAIN EN FRANCE

J'ai vu.

LES BRITANNIQUES ONT ENFONCÉ LA LIGNE HINDENBURG



Le général Byng.



Dans les ruines de Bapaume.



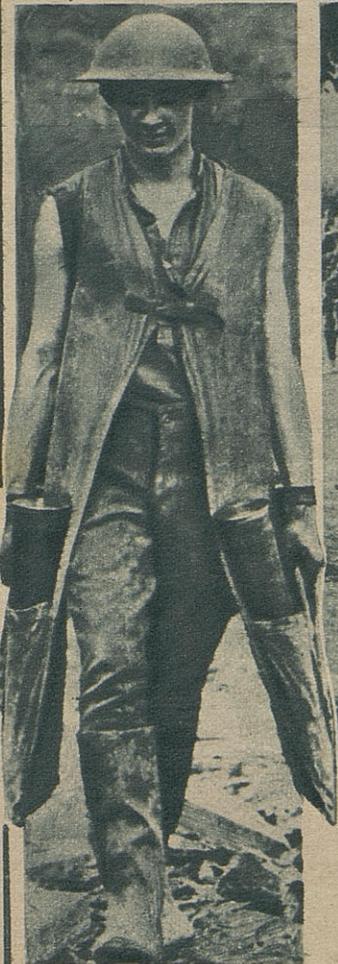
Le général Rawlinson.



Le général Horne.



Le général Fergusson.



Écossais en marche.



Les coups formidables que l'armée britannique porte cinquante jours après le début de l'offensive du maréchal Foch nous font assister à l'écroulement du prestige qui entourait la machine militaire prussienne. La prise de Quéant a été une des meilleures journées pour les soldats de Douglas Haig et les a porté à 3 kilomètres d'Armentières. A l'heure où nous mettons sous presse, Douai et Cambrai semblent devoir être les prochaines étapes des vainqueurs.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



L'ancien généralissime français Brugère vient de mourir subitement à Grenoble.



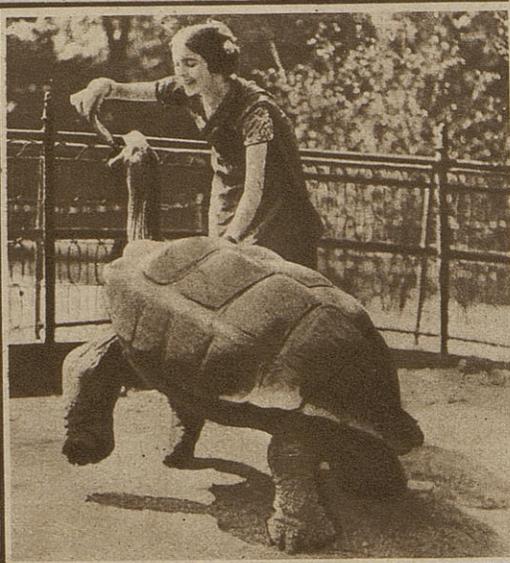
La "petite Bertha", canon de 280 allemand, capturée par les Australiens de la 4^e armée britannique, exposée au Champ de Mars, à Paris, où le public peut venir la voir.



M. Albert Métin, envoyé spécial de la France en Australie, qui est mort à San Francisco.



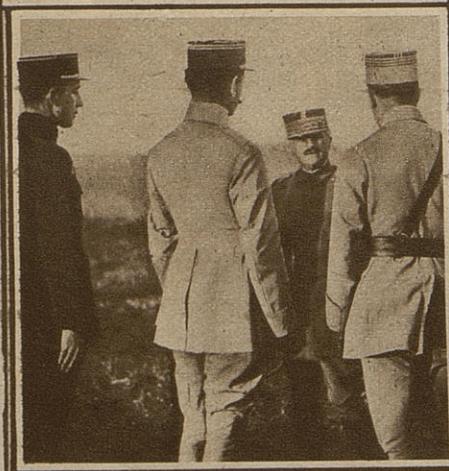
Mme Elna Munch, femme du ministre de la Guerre, prononçant un discours au Parlement danois.



Au Brookzoo de New-York, une tortue de 700 ans à laquelle la danseuse Rosahanara donne sa pitance.



Voici revenir la saison des huîtres : un pêcheur d'Arcachon en fait la cueillette dans son parc.



Le général Franchet d'Espèrey félicitant les aviateurs de l'armée de Salonique après un raid à Constantinople.



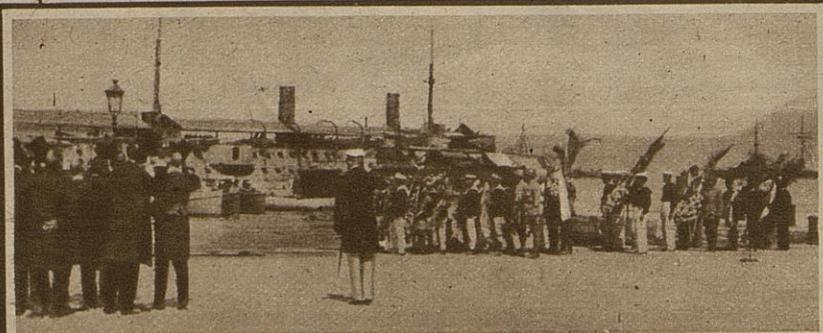
Le général Lévi, après une attaque victorieuse, assis au bord de la route, distribue lui-même des fruits à ceux de ses soldats qui se sont distingués.



A Senlis, commémoration des journées de septembre 1914. L'évêque, Mgr Le Senne, au cimetière.



Le nouveau sultan de Turquie, Mahomet (Vahid Eddine Effendi).



A Corfou, on célèbre les obsèques du contre-amiral Grellier, chef d'état-major du vice-amiral Gauchet, commandant en chef de la flotte française dans la Méditerranée.



M. Regnault, commissaire de la République française en Sibérie.

LE PREMIER, LE MEILLEUR DES MAGAZINES D'ACTUALITÉS

J'ai vu...

publie chaque quinzaine, en 24 pages
abondamment illustrées en roto-taille-douce :

La plus remarquable documentation sur la guerre et en marge de la guerre, des récits de guerre, signés de correspondants attachés au haut commandement, des articles scientifiques et documentaires (Abbé MOREUX, Amiral DE KÉRILLIS, FOURNIER, H. COSSIRA).
Des pages d'humour signées de tous les maîtres du rire et de la caricature.
Des romans, des nouvelles, les plus captivants, les plus mouvementés, les plus littéraires (CHARLES DERENNES, GÉRARD BAUER, DOUGLAS-NEWTON, LÉO LARGUIER).
Des chroniques sportives, de vie active (LA CIGOGNE, JACQUES DUVAL, JACQUES MORTANE, etc., etc.).

LE 1^{ER} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

24 pages de texte et d'illustrations. Plus de 100 photographies, schémas et dessins sur toutes matières.

LISEZ J'AI VU... ET COMPAREZ-LE AVEC TOUTES LES REVUES SIMILAIRES

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue
MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES
Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEILL, 94, rue Lafayette, Paris.

PELADE NOUVEAU GRAVURE
BENT, pharmacien
27 rue Malabiau, Toulouse



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés personnes faibles rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, pour défendre la France.
Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE SAVON

RELIURE EMBOITAGE J'AI VU...
"4^e année de guerre (Août 1917-Août 1918)".
Franco domicile, 5 fr. 75 net.

Éviter l'Équivoque sur les qualités
Savons spécial non silicaté 25 fr. 50 le postal de 10 kg.
Huiles de t. b. e. extr. co. ce 64 fr. 50
d'olive pure super. 81 fr.
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.), Représentants demandés.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Pour conserver les numéros de J'ai vu... procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

UN LIVRE INDISPENSABLE
(Cent vingt-cinquième mille)

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE

DE POCHE

Indispensable à tous

pour écrire sur toutes choses

Ce petit volume est très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique. Il ne pèse que 95 grammes. Ce Dictionnaire est orthographique, mais contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord; tous les mots, même les plus nouveaux, y sont également classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

Prix : 2 fr. 50 net.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette



Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MEDICALE :

"La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui fait aussi nécessaire."
D^r DAGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Établiss^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes pharm. La boîte, fr. 5 f. 30; les 4, fr. 20 f.; la gde boîte, fr. 7 f. 20; les 3 boîtes, fr. 20 f.

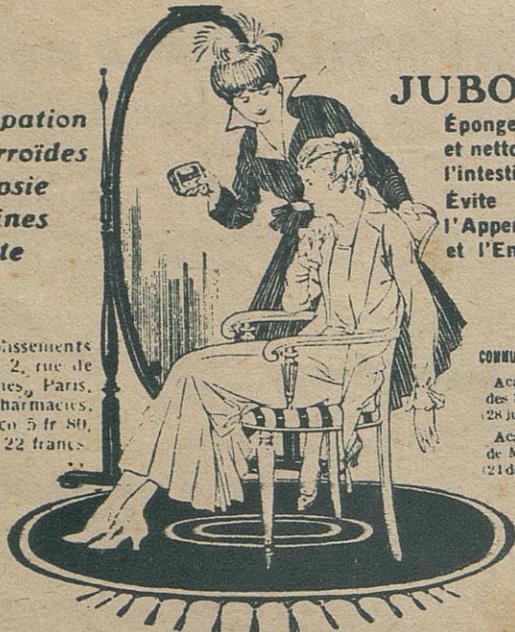
JUBOL

rééduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite

JUBOL
Éponge
et nettoie
l'intestin
Évite
l'Appendicite
et l'Entérite.

Établissements
Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
Le flacon, fco 5 fr 80,
les 4, fco 22 francs.



COMMUNICATIONS
Académie
des Sciences
28 juin 1909.
Académie
de Médecine
21 déc. 1909.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque
temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans
les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-
entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon
grade.
D^r HENRIQUE DE SA.
Membre de l'Académie de Médecine à Rio de Janeiro (Brésil).

URODONAL

lave le sang

L'URODONAL réalise
une véritable saignée
urique (acide urique,
urates et oxalates).

L'arthritique fait
chaque mois ou après
des excès de
table quelcon-
ques sa cure
d'URODONAL, qui,
drainant l'acide
urique, le met
à l'abri d'une
façon certaine
des attaques de goutte,
de rhumatismes ou de
coliques néphrétiques.
Dès que les urines devien-
nent rouges ou contien-
nent du sable, il faut,
sans tarder, recourir à
l'URODONAL.

Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs



COMMUNICATIONS
Ac. Méd. (10 nov. 1908)
Ac. Sciences (14 déc. 1908)

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'ori-
gine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites
chez des individus assez touchés au point de vue artério-sclé-
reux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal
depuis un certain temps, nous avons été frappé de l'absence
de complications médicales ou chirurgicales et de la guéri-
son relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne
le faisait guère espérer. »

Prof^r CHARVET.

Établissements Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris, et toutes phar-
macies. Le flacon, franco, 8 frs.;
les 3 franco, 23 fr. 25.

Ex-Professeur agrégé près
de la Faculté de Lyon.

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit
scientifique non
toxique, à base de
métaux précieux
et de plantes
spéciales.



Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Vamianine juggle
l'avarie et en em-
pêche toutes les
manifestations.

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même
employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires
de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les
médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur
pratique spéciale. »

D^r RAYNAUD,

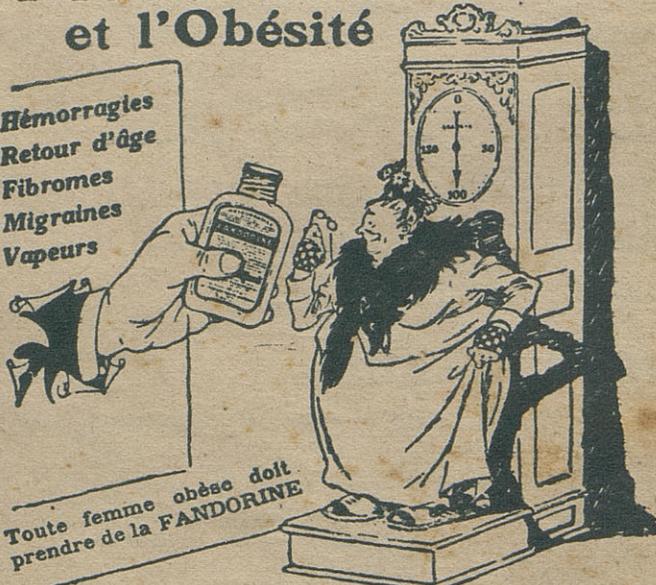
Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, f^{co} 11 fr.
BROCHURE SUR DEMANDE

FANDORINE

et l'Obésité

Hémorragies
Retour d'âge
Fibromes
Migraines
Vapeurs



Toute femme obèse doit
prendre de la FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé

A partir de quarante ans, la femme s'engraisse par suite d'insuf-
fisance glandulaire; seule l'opothérapie (Fandorine) peut la
guérir et lui conserver une taille normale.

Dans leurs mémoires : les docteurs POUILLER, professeur agrégé à la
Faculté de Lyon; RÉANIER, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de
laboratoire d'électrothérapie de la Charité de Paris; M. GIRAUD, de Reims;
J. VALENTIN, de la Faculté de Médecine de Lyon, médecin gynécologiste,
conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Établissements Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue Valenciennes,
Paris. Le flacon de Fandorine, fco 11 fr., flacon d'essai fco 5 fr 30.